



OCTOBRE 1982

BIMESTRIEL N° 5

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

91

SOMMAIRE 5 - 1982

Les bourgmestres de Bruxelles et leur temps (5), par Marcel Vanhamme	2
Vous montez avec nous ?, par André Hustin	12
Le 10 ^e anniversaire du Théâtre de la Vie, par Roger Deldime	17
A Louvain-la-Neuve, un musée ouvert sur la rue, par Alain Monderer	24
La Cour hollandaise à Bruxelles (1815-1830), par Evrard Op de Beeck	28
Sainte-Marie-Geest, Saint-Jean-Geest, Saint- Remy-Geest, par Robert Engels	39
Presbytères en Brabant (15), par Yvonne du Jac- quier	44
La vie de nos syndicats, par Gilbert Menne	50
Avis et échos recueillis et présentés par Yves Boyen	51
C'était hier en Brabant	56
Les manifestations touristiques	Couverture 3

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique de la Province de Brabant, pour la communauté française

Directeur: **Gilbert Menne**

Secrétaire: **Rosa Spitaels**

Editeur en chef: **Yves Boyen**

Conseiller technique: **Marc Schouppe**

Présentation: **Nadine Willems**

Imprimerie: **Van der Poorten s.a.**

Prix du numéro: **80 F.**

Abonnement 1982 (6 numéros): **350 F.**
Adresse: rue du Marché-aux-Herbes 61

1000 Bruxelles

Téléphone: (02) 513 07 50

Télécopie: B BRU B 63.245

Bureaux ouverts de 8.30 h à 17 h. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
0385776-07

Tous les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non publiés ne sont pas rendus.

Il existe une édition néerlandaise de la revue «Brabant» qui paraît également tous les deux mois et qui contient des articles originaux.

Tous les lecteurs qui désirent obtenir les deux éditions française et néerlandaise de la Revue sont priés de verser la somme de **600 F** au C.C.P. 000-0385776-07.

La revue est affiliée à la Fédération de la Presse Périodique de Belgique (FPPB).

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE: Les bourgmestres de Bruxelles et leur temps: Roland Caussin, "Le Soir" et Alex Kouprianoff; Vous montez avec nous?: André Hustin; Le 10^e anniversaire du Théâtre de la Vie: P. Ruelle, A. Lits et documents aimablement prêtés par l'auteur; A Louvain-la-Neuve, un musée ouvert sur la rue: H. Dave et photos aimablement mises à notre disposition par l'auteur; La Cour hollandaise à Bruxelles: Bibliothèque Royale (Bruxelles), A.C.L. et documents aimablement prêtés par l'auteur; Sainte-Marie-Geest, Saint-Jean-Geest, Saint-Remy-Geest: Roland Caussin et Guy Cobbaert; Presbytères en Brabant: Roland Caussin; Avis et Echos: Galerie Isy Brachot (Bruxelles-Paris), Léopold Havenitk et Ghislain David de Lossy, A.C.L., Denis Moulaert, Gilbert Menne et Alex Kouprianoff.

Au recto de notre couverture: Louvain, capitale belge de la bière et prestigieuse ville d'art, abrite aussi dans ses murs la plus vieille université du pays, fondée en 1425 et qui hébergea, entre autres, des personnages aussi illustres que Didier Erasme, Gérard Mercator, André Vésale, Corneille Jansénius et Juste Lipse. Notre photo présente une vue partielle de la ville sur laquelle on distingue nettement la vaste place Monseigneur Ladeuze, bordée d'un côté par l'imposante bibliothèque universitaire (71 mètres de long sur 50 mètres de large), construite après la première guerre mondiale et inaugurée en 1928 (Photo: Airprint). Au verso de notre couverture: le ravissant moulin à vent d'Argenteuil provient des environs d'Enghien où il fut édifié en 1795. Il fut remonté à Ohain en 1821 près de la curieuse église de fer aujourd'hui disparue. En 1962, il menaçait ruine lorsqu'il fut démonté, restauré et reconstruit à son emplacement actuel, à l'entrée de la ferme pilote d'Argenteuil. Il s'agit du dernier moulin à vent en bois subsistant en Brabant wallon (Photo: Roland Caussin).

LES BOURGMESTRES DE BRUXELLES ET LEUR TEMPS (5)

par Marcel VANHAMME

VII. FELIX VAN DER STRAETEN

Ce brasseur et homme d'affaires est né à Bruxelles le 18 juillet 1823. Echevin en 1873, puis premier échevin en 1877, il assumait la charge de bourgmestre à partir du 18 juillet 1879. L'Arrêté du 21 janvier 1881 accepta sa démission de maire de la capitale. Van der Straeten, rentier, vécut au numéro 49 de la rue Belliard, il mourut le 29 juin 1884.

La loi Van Humbeek ouvrit la « guerre scolaire »

A cette époque politiquement angoissante, les séances du Conseil communal furent perturbées par de vives discussions concernant la seconde loi organique de l'enseignement primaire, que le ministre libéral (Frère-Orban, Bara, Graux, Rollin-Jacquemijns, Sainctelette) de 1878 fit voter en 1879, créant un département de l'Instruction publique. La loi centralisatrice de Van Humbeek suscita des agitations tumultueuses parmi le parti catholique.

Célébration du cinquantenaire de l'indépendance nationale

Une grande Exposition commémora les cinquante ans d'existence de la Belgique indépendante. Cette manifestation nationale fut organisée à l'emplacement de l'ancienne plaine de manoeuvres, sur une superficie de 37,5 hectares, aujourd'hui parc du Cinquantenaire.

Projet de participation des communes aux charges financières de la capitale

Cette aide, sollicitée par le bourgmestre Van der Straeten, se heurta à l'hostilité des communes. Bruxelles totalisait 168.000 habitants, alors que l'agglomération en comptait 400.000.

VIII. CHARLES BULS

Ce grand bourgmestre naquit à Bruxelles — rue du Lombard — le 13 octobre 1837, de parents flamands : la famille Buls utilisait couramment les deux langues nationales (1).

Charles était d'une complexion fragile, aussi son père le confia-t-il aux soins d'un oncle général, qui habitait un château du Limbourg, situé entre Liège et Maestricht (2). Ce séjour en pleine nature fut profitable à l'enfant, qui enrichit son savoir de nombreuses lectures puisées dans la bibliothèque du château.

A l'âge de douze ans, en 1849, sa santé rétablie, Charles fut rappelé à Bruxelles pour suivre les cours de l'école professionnelle de l'Athénée. A seize ans, l'adolescent se prit d'affection pour un brillant compagnon d'études, Léon Van der Kindere (3). Deux ans plus tard, en 1855, Charles entra en apprentissage dans l'atelier d'un peintre en vogue, Léonard. En 1858, il se rendit à Paris et l'année suivante en Italie. Il fut ébloui par les richesses artistiques qu'il rencontra à Rome et à Florence, lesquelles lui permirent d'exercer son goût naturel pour les arts plastiques et d'acquérir un sens critique aigu. De retour dans sa ville natale, le jeune esthète se livra au métier d'orfèvre, tout en poursuivant ses études générales.

Conscient de ses limites dans la peinture — Buls était d'une nature discrète, méthodique et portée au sérieux — il limita ses ambitions à la théorie de l'art.

Fondation de la ligue de l'enseignement

En 1863, Charles Buls et A. Couvreur s'inscrivent, à Amsterdam, à un Congrès des Sciences sociales. A cette occasion, ils visitèrent des écoles hollandaises, particulièrement en vue sur leur temps, et prirent contact avec la société stimulatrice du progrès pédagogique, la *Maatschappij tot 't nut van 't algemeen*. Cette association, fondée en 1784 par Jan Nieuwenhuizen, avait pour but de promouvoir l'enseignement populaire. Soumise à la loi de 1842, l'école belge restait très en retard par rap-

port à l'enseignement fondamental dispensé chez nos voisins. C'est ainsi, qu'en 1864, 49 % des miliciens incorporés dans l'armée étaient incapables de signer leur livret militaire; moins de 10 % de la population belge possédait les éléments de l'instruction primaire; le tiers des hommes appelés sous les armes étaient déclarés inaptes au service pour causes physiques ou mentales.

Dès la première année de sa fondation en 1864 (Bruxelles, le 26 décembre), la *Ligue de l'Enseignement* réunit deux mille membres.

De 1864 à 1880, Charles Buls se dévoua sans compter au développement de cette association, dont il fut pendant longtemps le secrétaire général et plus tard le président. A cette ligue adhèrent diverses sociétés philanthropiques, dont les *Marçunvins*, le *Cercle du Progrès* et le *Denier des Ecoles*.

Eveil à la politique

Charles Graux — futur ministre — entraîna Charles Buls dans les milieux politiques de la capitale. En 1865, quelques hommes en vue avaient fondé un journal, *La Liberté*, défendant des idées largement en avance sur les conceptions politiques et sociales de l'époque. Parmi ses rédacteurs on comptait, outre Charles Graux, des personnages éminents, à la plume combative, tels Paul Janson, Edmond Picard, Pierre Spingard et Xavier Olin. Charles Buls fut chargé des questions d'ordre pédagogique et envoya régulièrement au comité de rédaction les comptes rendus des travaux de la Ligue de l'Enseignement.

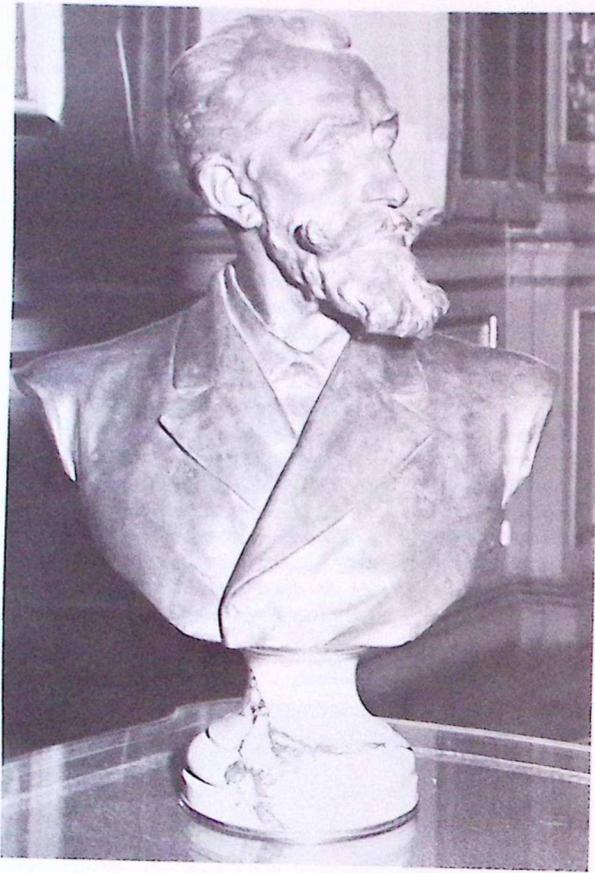
La Liberté eut la vie courte; dès 1866, ses collaborateurs se séparèrent en deux clans. Buls choisit les plus progressistes de ses amis et dé-

Statue de Félix Van der Straeten, par J.J. Jaquet. (Bruxelles, Hôtel de ville, Escalier d'Honneur).



Buste de Charles Buls, par Charles Vander Stappen. (Bruxelles, Hôtel de ville, Escalier d'Honneur).





Buste de Charles Buls, par G. De Groot. (Bruxelles, Hôtel de ville, Cabinet de l'Échevin de l'Instruction publique).



Franz Gailliard: "Scène de rue à Bruxelles" (1884).

fendit le principe, très controversé, du suffrage universel.

Dès 1864, Charles Buls, au **Cercle Littéraire** avait posé la question à débattre: "Quel est, dans un gouvernement représentatif, le meilleur mode d'élection des députés de la nation?"

Le 28 janvier 1866, un Manifeste rédigé par Edmond Picard et largement approuvé, déclara: "Ce que nous voulons avant tout, c'est l'abandon du cens. Nous le voulons avec toute l'énergie dont sont capables des hommes qui, privés jusqu'à présent de toute participation au gouvernement du pays, comprennent que de cette participation dépend l'avenir

presque entier de leur classe".

Ce ne sera cependant que vers l'âge de 33 ans que Charles Buls se lança vigoureusement dans la politique active. Outre la préparation au suffrage universel, il exigea la révision de la loi de 1842, l'instauration de l'enseignement primaire publique, gratuite et obligatoire, la réduction du budget de la guerre et la liberté de la presse. Il s'engagea également dans la question de la reconnaissance officielle de la langue flamande.

Le mouvement flamand

Aux plaintes des flamingants émises pour des motifs culturels, s'ajoutèrent

les problèmes de la révision des programmes d'enseignement et l'extension des horaires consacrés à l'apprentissage du néerlandais. Cette revendication prit une part importante dans les préoccupations des membres de la Ligue de l'Enseignement. Ce ne sera que vers 1870, que cette association abandonna partiellement cette affaire épineuse, pour porter ses préférences à la rénovation des méthodes d'éducation appliquées dans les écoles fondamentales.

L'action de Charles Buls avait été très ressentie, notamment dans le mouvement de 1863, appelé **Vlamingen Vooruit**.

Echevin de l'Instruction publique (1879-1881)

La Ligue de l'Enseignement fonda l'**École Modèle**, organisée et dirigée par Buls, de 1875 à 1878. Lors de l'Exposition universelle de Paris (1878), le Jury attribua à la Ligue la plus haute distinction pour son école et ses divers travaux pédagogiques. Le gouvernement français offrit à Charles Buls, pour lors secrétaire général, la Légion d'honneur, qu'il n'accepta qu'après certaines conditions restrictives, "estimant que la conscience du devoir social accompli devait être la seule récompense de l'honnête homme".

Le 27 juin 1877, Buls avait été élu conseiller communal, titre qui lui permit d'aider l'échevin de l'Instruction publique du moment, E. Allard. Celui-ci décéda le 7 août 1878; Charles Buls le remplaça dans ses fonctions le 13 février 1879.

Le détail de son action pédagogique pendant les trois ans de son échevinat dépasserait largement le cadre de cet article général.

Bourgmestre de la capitale (1881-1899). Député de Bruxelles (1882-1884, puis de 1886 à 1894).

La réforme profonde de l'enseignement communal nécessita l'investissement de dépenses considérables, aussi des conseillers communaux s'opposèrent-ils à l'extension excessive, pensaient-ils, de celles-ci. Le bourgmestre Félix Van der Straeten ayant démissionné de ses fonctions mayorales, Buls — après les élections communales de 1881 — fut appelé à le remplacer. Le nouvel élu allait diriger Bruxelles jusqu'à sa démission, le 16 décembre 1899.

Période d'agitations politiques

Elle fut marquée notamment par la lutte sans merci entre le parti catholique — opposé à la nouvelle loi scolaire de 1879 — et le parti libéral; ensuite par les mouvements populaires exigeant la révision de la Constitution et la suppression du suffrage



La fontaine de Minerve au Grand Sablon, en 1885.

censitaire à remplacer par le suffrage universel.

Dans d'aussi dramatiques circonstances politico-sociales, Charles Buls fit preuve d'éminentes qualités d'administrateur.

Il intervint notamment dans les mémorables manifestations du 7 février 1884 et d'avril 1893, opposant catholiques et libéraux. Afin d'éviter de graves incidents, Buls créa la zone neutre, protégeant ainsi les établissements démocratiques et les représentants de la nation.

Le 7 septembre, lors de la manifestation catholique, on évalua à 80.000 le nombre de personnes qui envahirent les rues de la capitale. La majorité de la population bruxelloise répliqua violemment à cette invasion, qui fut loin d'être pacifique.

Le Compromis des communes (17 septembre 1884)

Charles Buls fut la cheville ouvrière du "Compromis des communes", rédigé par un nombre élevé de bourgmestres et de conseillers communaux, protestant contre le projet de

loi de l'enseignement primaire (loi Victor Jacobs) destructrice de la loi libérale Van Humbeek, le pouvoir étant passé au cabinet catholique Malou, suite aux élections législatives du 10 juin 1884. La loi Jacobs fut cependant promulguée.

Projet d'installations maritimes

De 1881 date le projet de liaison fluviale avec la mer du Nord, par le canal de Willebroeck. Le 3 septembre 1883, le ministre de l'Intérieur, Rolin Jacquemijns, fit part au bourgmestre de l'intention du gouvernement de transformer des canaux brabançons et de soumettre un projet de création de nouvelles installations maritimes à Bruxelles. Le **Cercle des Installations maritimes** — association privée présidée par Antoine Dansaert, fondateur de la Chambre de Commerce de Bruxelles — s'attela à l'étude de la question. L'idée naquit d'établir un port maritime dans les prairies marécageuses de Tour-et-Taxis et d'ériger une gare de marchandises, ainsi qu'un vaste entrepôt public, dans les parages immé-



La rue Montagne-des-Aveugles, qui a disparu en même temps que les quartiers Isabelle et Terarken dont elle faisait partie.

diats. Le Gouvernement, en 1890, adopta le projet de l'entrepreneur — ingénieur A. Cosse et de son adjoint l'ingénieur J. Zone. Les travaux furent confiés à la **Société anonyme du Canal et des Installations maritimes de Bruxelles**. Les chantiers furent inaugurés par Léopold II, le 22 juillet 1899.

Charles Buls, défenseur du Vieux Bruxelles

Le bourgmestre consacra aux souvenirs urbains d'autrefois une suite d'articles brillants: "Les monuments, les tableaux, les livres, les traditions, les légendes, les chants, la musique, la poésie, le théâtre, sont les accumulateurs qui emmagasinent ce que l'âme des peuples a conçu de plus beau, de meilleur, de plus profond au cours des temps, et de ces énergies rencontrées l'étincelle qui donne un élan nouveau aux aspirations de la Nation".

En 1881, Edmond Picard prit la direction, avec Octave Maus, de l'"Art Nouveau". Charles Buls suggéra à la direction de la revue d'y attirer l'attention de l'opinion publique sur des questions d'esthétique urbaine.

Charles Buls voulut imposer aux architectes et entrepreneurs un ensemble de règles fixes, en mesure d'assurer la croissance harmonieuse et coordonnée d'une grande ville.

Rappelons que le 24 avril 1697, lors de la reconstruction de la Grand-Place, une ordonnance avait interdit aux propriétaires, comme aux ouvriers, sous peine de démolition et d'amendes, de bâtir, sans approbation préalable des plans, étant entendu "qu'il est raisonnable de mettre les pignons en harmonie les uns avec les autres".

En 1874, Charles Buls réclama l'institution d'un musée populaire; en 1875, il dressa un plan pour l'établissement d'un musée des arts industriels. Il institua, à Bruxelles, une "Ecole des Arts décoratifs".

La sauvegarde de la grand-place

Charles Buls, dont nous avons évoqué l'intérêt qu'il marquait pour les

arts plastiques et l'esthétique des villes, attacha son nom à la rénovation de la Grand-Place. En 1883, il frappa les immeubles de l'endroit d'une servitude ayant pour objet de laisser subsister les dimensions, les dispositions d'ensemble et de détail, la décoration et l'aspect des façades. James Van Drunen, en 1900, dira que le bourgmestre Buls est "un homme intelligent et aimable, très au-dessus des vaines popularités, qui vous a fait une vieille Grand-Place toute neuve ... il est beau et tout frais, vigoureux et clinquant, ce vieux neuf." (5). On ne saurait mieux dire.

Autres initiatives en vue de la promotion artistique et historique de Bruxelles

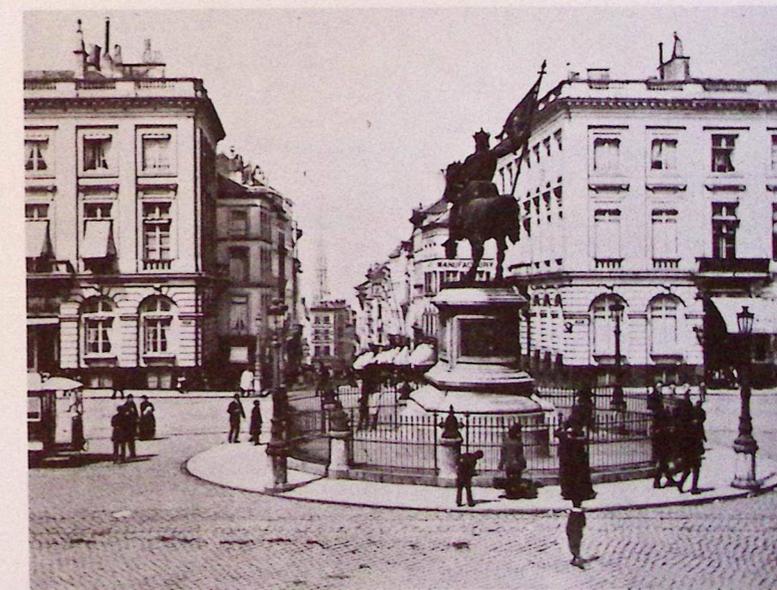
Le square du Petit Sablon (arch. H. Beyaert, 1883-1894), inauguré le 20 juillet 1890; la restauration en 1888 de la Tour Noire, vestige de la première enceinte de la ville, (arch. Pierre-Victor Jamaer, 1825-1902); le sauvetage de la façade de la Maison de la Bellone, rue de Flandre, restaurée de nos jours en 1965 et en 1975, par l'architecte J. Lapeyre; la pose de la plaque commémorative du banquet des Gueux (5 avril 1566), faisant suite au Compromis des Nobles, sur la façade de l'ancien hôtel de Culembourg (ancienne caserne des grenadiers)...

L'opportunité de construire des habitations à bon marché

Charles Buls fut le défenseur inconditionnel du Vieux-Bruxelles. En ce qui concerne les taudis, il s'exprimait ainsi: "Les habitants de l'impasse sont bien chez eux. A l'abri du regard inquisiteur et critique du passant, ils se laissent facilement aller à des habitudes de sans-gêne fort peu hygiéniques. L'expression "poésie des impasses" prête à sourire, mais a-t-on remarqué combien les Bruxellois nés ont horreur de l'habitation hors du périmètre des faubourgs?" L'affaire du Mont-des-Arts, dont la réalisation amena la destruction du vieux quartier Saint-Roch, fut à l'ori-



Ci-dessus: le marché de la place Sainte-Catherine en 1885.
Ci-dessous: la place Royale et la statue de Godefroid de Bouillon vers 1885.





Ci-dessus: la rue du Finistère en 1890.
Ci-dessous: le Marché-au-Poisson en 1890.



gine de la démission du bourgmestre.

Le Mont-des-Arts

Henri Carton de Wiart se rappela qu'un jour, accompagnant Léopold II à la Montagne-de-la-Cour, le souverain lui dit: "Il y a là le Mont de la Justice — on venait d'inaugurer le nouveau Palais de Justice — il faut là-bas, à Koekelberg, le Mont du Bon Dieu et, ici, le Mont des Arts".

En 1879, le Conseil communal s'occupa, pour la première fois, de la liaison entre le haut de la ville et la vallée de la Senne, au moyen d'une artère carrossable. La solution de ce problème épineux partagea les responsables et, en 1894, un grave incident éclata entre le Gouvernement et le Conseil communal. Le premier présenta au second les plans ministériels et offrit 450.000 francs de subsides pour les travaux à entreprendre. Charles Buls se rebiffa et défendit avec vigueur le principe de l'autorité communale. L'Etat central n'en tint aucun compte: trois ans plus tard, on commença les démolitions du quartier Saint-Roch, aux rues usées mais empreintes d'un indéniable pittoresque. Charles Buls voulait également conserver intactes l'étroite Montagne-de-la-Cour, la chapelle historique de Nassau et la rue de la Madeleine, commerçante et animée, toutes voies pleines d'attraits assurant la liaison entre la ville haute et la ville basse.

Le bourgmestre jugea également trop dispendieux pour les finances communales les importants travaux à entreprendre. Léopold II vint, de grand matin, entre 6 heures et demie et 7 heures, afin de constater par lui-même, comme il aimait à le faire, de l'état d'avancement des travaux. Le Roi vit le site — proche du palais — en ruines, s'en inquiéta et donna des ordres pour faire disparaître cette lèpre avant l'ouverture de l'Exposition de 1910. Le jardin provisoire, dit du Mont des Arts, fut créé en temps voulu, selon le vœu du monarque, en 1909. D'une conception très réussie, il disparut en 1956 pour faire place à

un jardin français de 15.000 mètres carrés, dessiné par René Pechère.

Le Théâtre Flamand

Nous avons parlé ci-dessus de la position du bourgmestre dans la question linguistique, attitude dont il ne se départit jamais. Il inaugura le Théâtre flamand le 1er octobre 1887. A cette occasion, le Roi parla pour la première fois en public, en néerlandais.

Le bâtiment était dû à l'architecte J. Baes (1848-1913) mais fut détruit par un incendie le 25 mai 1955. L'édifice rénové que nous connaissons actuellement est dû aux architectes A J De Doncker et R F Michiels. Il rouvrit ses portes aux spectateurs, le 14 avril 1958. Julius Hoste (1848-1933), journaliste fondateur des journaux libéraux *De Zweep* (1869) et *Het Laatste Nieuws* (1888) s'intéressa à l'institution.

Charles Buls manifestait des idées de précurseur

Ce serait une erreur de considérer le bourgmestre de la capitale comme un doux esthète rêveur; grand voyageur, il avait appris à dépasser l'horizon habituel de ses contemporains. C'est ainsi que lors du projet de chemin de fer de Bruxelles à Mayence — lieu de concentration de nombreuses lignes du rail — il jugea indispensable de rattacher cette ville à Anvers, Ostende et Calais. Il fit la remarque au Conseil communal réuni pour discuter du projet, que si un jour un tunnel devait relier le continent à l'Angleterre, Bruxelles, grâce à cette ligne, deviendrait un point de concentration du trafic européen.

L'étrange silhouette de Charles Buls

"Il n'y avait pas dans Bruxelles, à l'époque, beaucoup de silhouettes plus typiques. Avec Charles Woeste, Edmond Picard et l'acteur bruxellois Ambreville, Charles Buls fit les beaux jours des revuistes et des caricaturistes. On le reconnaissait en ef-



Ci-dessus: Le Quai-aux-Briques vers 1890.
Ci-dessous: la place de la Justice en 1892.



fet, de loin. Sec comme un fakir, avec sa moustache en broussaille, sa barbiche de chèvre et sa pomme d'Adam baladeuse, il faisait songer à un capitaine huguenot échappé de La Rochelle après cent jours de siège. Coiffé du haut chapeau de velours noir, le col entouré d'une fraise godronnée, il eut vraiment rappelé l'amiral Coligny. Mais en plus maigre. Et en plus austère."

C'est ainsi que le voyait l'écrivain Albert Guislain qui ajoutait que ce fut un humaniste comme on le concevait au temps d'Auguste Comte, d'Ernest Renan et de Paul de Saint-Victor.

Charles Buls était voyageur comme seul pouvait l'être un célibataire con-

venablement renté. Il parcourut toute l'Europe — de la France au Monténégro de l'époque, de la mer Egée au Caucase —, il alla en Asie, au Siam notamment, et assista, en 1898, à l'inauguration du chemin de fer, au Congo. Il consigna ses impressions dans un carnet de route, dont les notes lui servirent à donner des conférences publiques. Ces voyages lointains firent de Buls une figure légendaire.

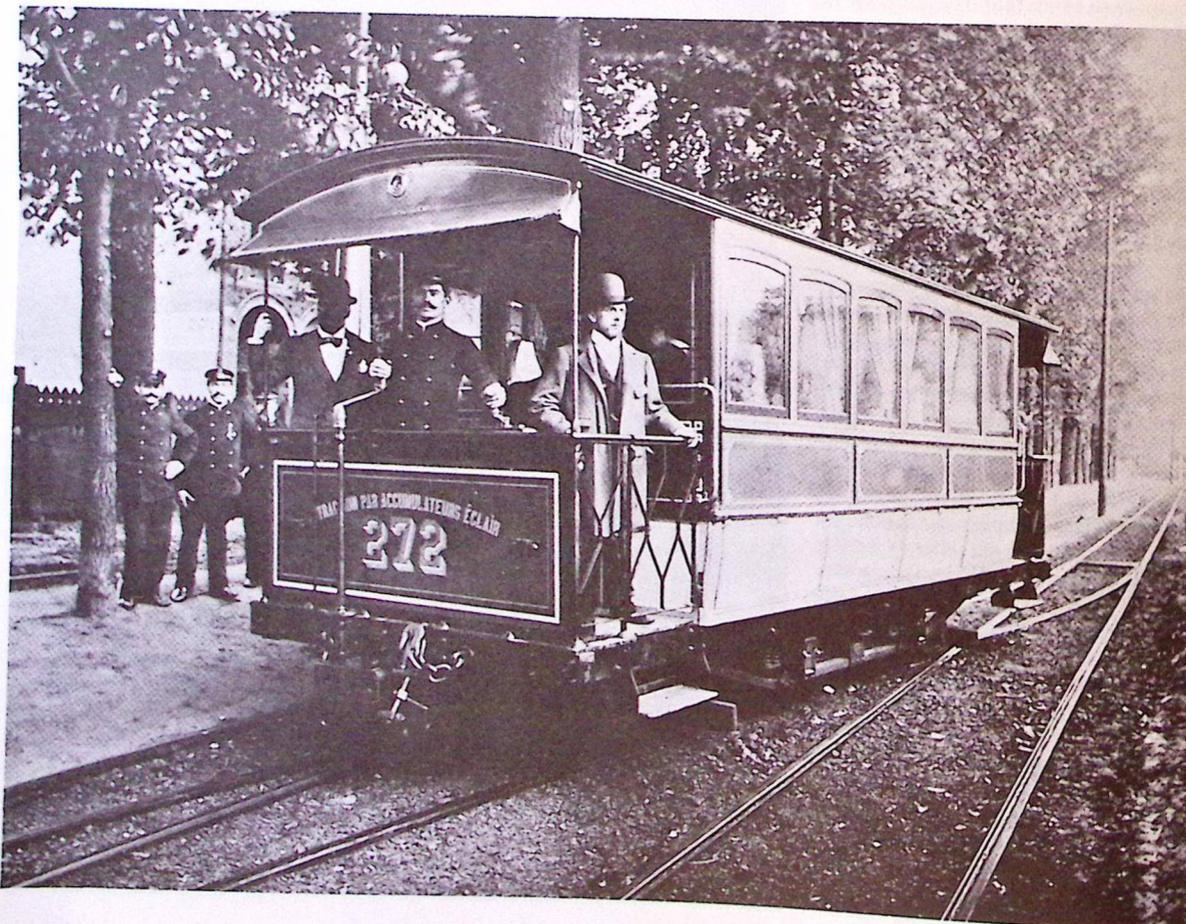
Camille Gutt, qui fut ministre des Finances, dépeignit le bourgmestre comme étant "sec tel un syllogisme"; les écoles, les arbres et les voyages l'avaient absorbé à tel point qu'il en avait désappris de sourire.

Lors d'une exposition de statues

sculptées dans la neige par des artistes et qui se tint dans le parc de Bruxelles en 1892, on trouva tout naturel, dit Charles Pergameni, ancien archiviste de la Ville, que la manifestation fut organisée par un "homme de glace, frappant les carafes par sa seule présence".

Charles Buls décéda le 13 juillet 1914, des suites d'une attaque: il était âgé de 76 ans. Il habitait sa maison de la rue du Beau Site, à Ixelles. Il demanda à être enterré, sans discours, au cimetière d'Evere, dans une tombe anonyme. Aussi sa dernière demeure est-elle un simple rectangle gazonné.

L'avenue de la Renaissance en 1897.



Ecole Normale Charles Buls: médaillon de Victor Rousseau, dédié à Charles Buls et Pierre Tempels, fondateurs de la Ligue de l'Enseignement et de l'Ecole Modèle.

La plaque commémorative de la rue Charles Buls, Grand-Place

Ce souvenir se trouve sous les arcades de la Maison de l'Etoile, Grand-Place. La plaque, érigée en l'honneur du bourgmestre rénovateur du forum de la capitale, est un témoignage de reconnaissance des artistes et un rappel des noms des principaux architectes brabançons, du XV^e au XVII^e siècle. Le bronze, ciselé comme une médaille, est orné d'une branche d'acacia, fleur symbolique des maîtres-maçons. L'oeuvre représente l'Architecture — sous les traits d'une femme assise et méditative — tenant un compas ainsi qu'un plan déroulé. Dans le fond, on distingue la Maison du Roi et deux maisons voisines de l'édifice. Un adolescent debout tient de son bras tendu une lampe allumée, symbole de la lumière éternelle et de l'Immortalité. Sur un cartel, les noms des architectes qui contribuèrent à la construction de la Grand-Place. Telle est l'oeuvre de V. Rousseau (1865-1954), inaugurée le 7 décembre 1899 à l'occasion du deuxième centenaire de la

reconstruction de la Grand-Place.

La mémoire de Charles Buls est rappelée également par un buste de Jef Lambeaux (1852-1908) et un médaillon de Victor Rousseau, placés à l'Ecole normale de la Ville, qui porte son nom, ancien local de l'Ecole Modèle que la Ligue de l'Enseignement érigea en 1875.

(à suivre)

Notes

- (1) La famille Buls est originaire de Bulsom — Perck, à l'est de Vilvorde. Le grand-père paternel s'était établi à Malines. Il eut quatre fils; les trois plus âgés participèrent à la révolution de 1830, deux prirent rang dans la jeune armée nationale; Edmond devint général; Edouard colonel; Charles, l'aîné, né à Malines en 1804, exerça le métier d'orfèvre, épousa Thérèse Hellemans — la fille d'un industriel lierroy — puis se fixa à Bruxelles et ouvrit un commerce. Ce couple uni eut deux enfants: un garçon, Charles, et une fille.
- (2) Le château de Caster appartenait à De Brouckère, le sénateur, ainsi qu'à Me Nagelmakers — De Brouckère.
- (3) Léon Van der Kindere (1842-1906), est considéré comme le "père de l'Histoire scientifique belge". Il fut docteur en droit, docteur en philosophie et lettres, professeur d'histoire du Moyen Age à

l'Université Libre de Bruxelles (1874), recteur de cet établissement d'enseignement supérieur (1880); il obtint le prix quinquennal des sciences historiques. Il joua un rôle actif, en tant que conseiller provincial, dans le parti libéral. Oeuvres principales: *Le Siècle des Artevelde* et *La Formation territoriale de la Belgique au Moyen Age*.

- (4) Charles Buls légua le portefeuille contenant ses dessins et aquarelles — exécutés au cours de ses nombreux voyages (1870-1892) — aux Archives de la Ville de Bruxelles. L'ensemble forme treize albums.
- (5) Van Drunen (James), *Des Ritournelles*, XL, imp. Huysmans, 1900, p. 45.

Orientation bibliographique

Verniers (L), *Bruxelles et son agglomération de 1830 à nos jours*, Bruxelles, Editions de la Librairie Encyclopédique, 1958
 Sluys (A), *Charles Buls et la Ligue de l'Enseignement (1864-1914)*
 Ligue de l'Enseignement, document n° 43, 1920
 Sluys (A), *Mémoires d'un pédagogue*, Ligue de l'Enseignement, 1938
 Martens (M), *Charles Buls, ses papiers conservés aux Archives de la Ville*, Cahiers bruxellois, T. II, fasc. IV, oct.-déc. 1957
 Gubin (E), *Bruxelles au XIX^e siècle, berceau d'un flamingantisme démocratique (1840-1873)*, Ed. Crédit communal de Belgique, 1979.

Voir également «Brabant» nos 4 et 6/1981, ainsi que les nos 1 et 2/1982.

Vous montez avec nous ?

par André HUSTIN

Une foule énorme avait envahi le stade. Le Heysel ressemblait à un plat de riz qui débordait.

Sur le gazon, dix-huit sphériques allaient participer au concours international pour ballons libres. Comme les cubages différaient du simple au triple, les organisateurs voulurent compenser les inégalités en chargeant les gros aérostats d'un passager volontaire. Or, nous étions deux à convoiter la place ainsi offerte dans le colossal "Wuppertal" de Stüber et Klee ! L'autre candidat, M. Somme, directeur du Service des Sports de la Ville, accepta sportivement de jouer la place à pile ou face. Voilà comment je gagnai mon premier voyage en ballon par-dessus le Brabant.

Je ne mis guère de temps à m'apercevoir que je connaissais mal un pays que j'avais pourtant parcouru des centaines de fois en voiture et à vélo. Mais la route, comme le chemin de fer, ne permet de découvrir qu'une bande étroite de paysage quand elle ne requiert pas impérativement toute l'attention. Le ballon me laissa le temps de contempler, en détail, la ri-

chesse sensationnelle de la palette brabançonne éclairée par le soleil.

Dès le "lâchez-tout !" nous bondissons vers la coupole bleue du ciel. Mes hôtes qui, avant le départ, s'efforçaient de parler français retrouvent tout à coup leur langue maternelle. L'ascension est drôlement plus rapide que le téléphérique de Chamonix ! En quelques minutes l'altimètre passe à 850 mètres au-dessus du niveau de la mer. Déjà la tour japonaise n'est plus qu'un signe conventionnel comiquement dessiné sur une carte d'état-major éblouissante. Derrière nous, à côté des Palais du Centenaire, des corpuscules bizarres rampent sur un rectangle de couleur brique. C'est un court de tennis. Quelques billes de couleurs paraissent abandonnées dans l'entonnnoir du Heysel. Ce sont les derniers ballons. Mais il en est d'autres qui évoluent autour de nous.

Est-ce le drame ? Sont-ce là des concurrents malheureux qui ont été forcés d'atterrir en pleine ville ? Non. Ils sont trop mal gonflés.

Ce sont les dômes du Planétarium et du Palais de Justice...

Notre allure est extrêmement lente et je puis écrire debout dans la nacelle sans me tenir aux cordages :

— *Même si nous faisons cent kilomètres à l'heure, vous pourriez le faire aussi, m'affirme Herr Stüber.*

Pour lui le problème se pose déjà de savoir si les vents de haute altitude poussent mieux que ceux qui lui paraissent languir à 300 mètres. A présent, le pilote lance des confetti dans l'air, puis attache des serpents en papier à sa nacelle.

— *L'air est si léger, explique-t-il, que les confetti sont plus sensibles que l'altimètre. S'ils descendent ? C'est que nous montons. Et je veux monter.*

Nous vidons la moitié du contenu de nos sacs de sable sur Bruxelles. Une cavalcade de nuages galope autour de nous, tels des cavaliers indiens autour de la diligence du western. Une ceinture mauve et or nous cerne au loin, peu à peu. Ce n'est qu'une brume légère, mais voici un nuage, un vrai, qui vient masquer le soleil. Aussitôt le froid fait diminuer la pression des gaz et nos confetti se mettent à remonter. Nous descendons

par conséquent. J'entends alors la plus belle série de jurons germaniques qui ait jamais retenti sous l'azur !

Voici deux dés à coudre. Ils se rapprochent. Ce ne sont encore que les gazomètres de Schaerbeek.

Encore un sac de lest...

Mes compagnons n'oublient pas les ultra-violets et me passent de la crème anti-solaire pour le bout du nez. Nous prenons de l'altitude. Notre ombre projetée sur la ville vient frôler une étoile noire collée derrière l'hôtel de ville de Saint-Gilles. Oui, oui, c'est bien la prison. L'aiguille de l'altimètre atteint le chiffre 1.000. C'est le moment du rite.

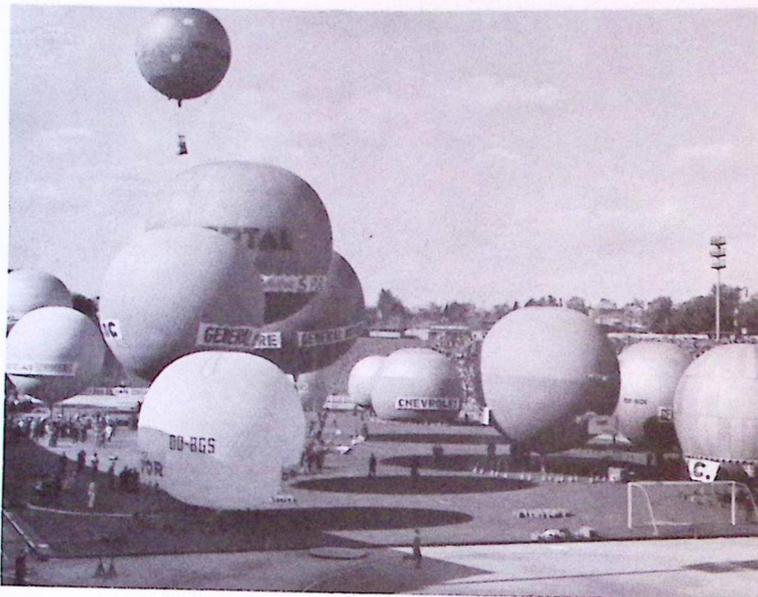
Klee débouche le champagne. Le bouchon saute joyeusement sous la soupape du ballon, large panneau vernis qui peut s'ouvrir à deux battants. L'aéronaute me sacre alors "grand devant l'éternel" et m'envoie une rasade sur la tête. La mousse me coule dans les yeux. Je m'ébroue en vue d'une gare du Midi réduite comme un jouet sur une échelle.

A 1.330 mètres la température tombe à 12 degrés. Notre haleine devient visible malgré un soleil éclatant. La carte d'état-major déploie sous nos yeux une bonne moitié de la province. Je n'ai jamais vu autant d'étangs turquoises sertis dans la verdure ! Il y en a tout au long de la Pède et de la Zuen, ces affluents de la Senne qui firent tant courir Pierre Breughel le Vieux.

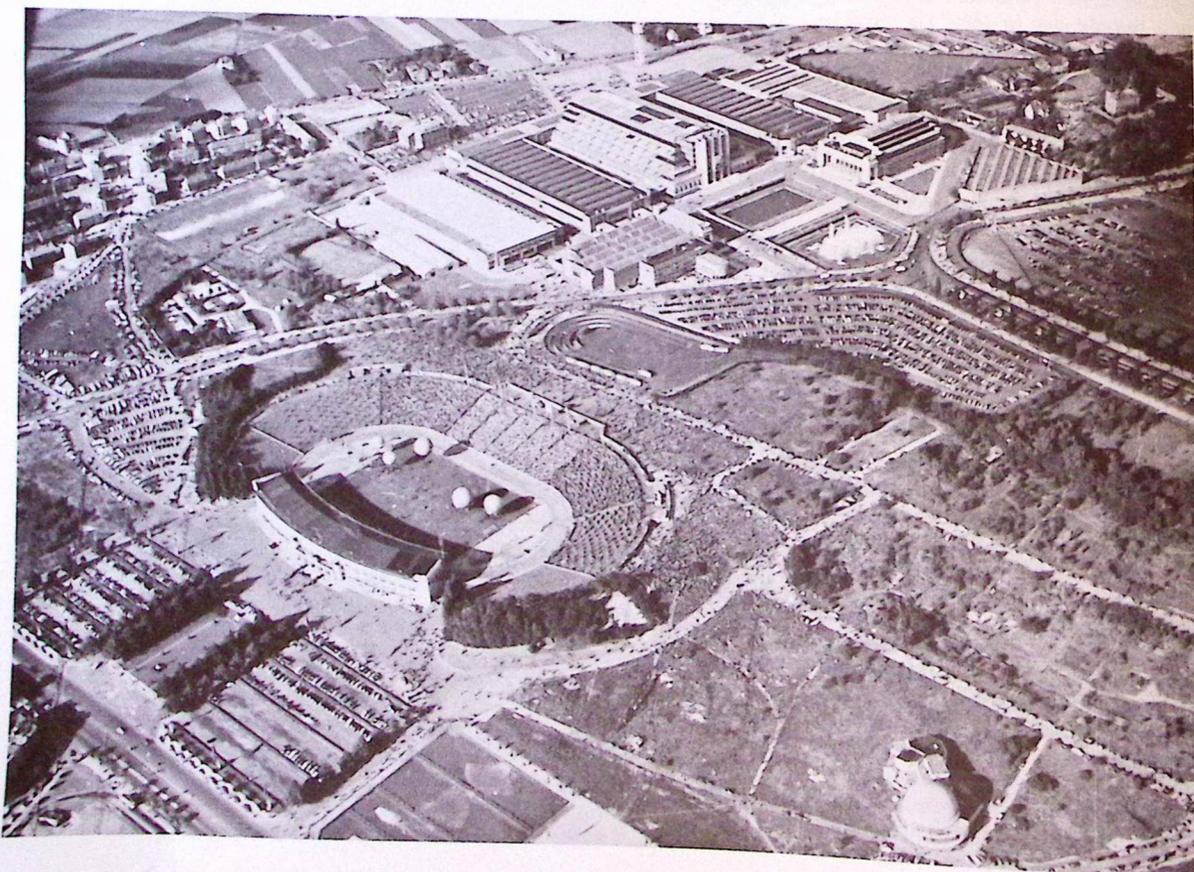
Au-delà de Veeweyde, vers Vlezenbeek (village insoupçonnable, décrypté dans les champs de légumes) le mouvement des voitures n'est plus perceptible qu'à la jumelle. Mais voici que notre bon-gros-plein-de-gaz se met à dériver vers l'ouest-sud-ouest. Le pilote fait la grimace. Ceux qui sont restés plus bas disparaissent plein sud, plus vite que nous. Je m'amuse à suivre à contre-jour un train qui file au nord vers Gand. La locomotive grimpe sur le fil noir des voies comme une araignée qui regagnerait sa cachette, juste derrière Itterbeek. Stüber sue à grosses gouttes sous sa casquette noire. Plus que neuf sacs de lest :



Stüber crie : "Lâchez-tout ! Au revoir !". Klee (caché) range du matériel. Votre serviteur rentre une corde. Le ballon s'élève brusquement.



Ci-contre: à raison de 7 minutes par concurrent, les départs prendront plus de deux heures. Pendant ce temps le vent change, à l'avantage du premier partant, tiré au sort. C'est le jeu !
Ci-dessous: nous nous éloignons du stade du Heysel, comme à regret.
En page de droite: près du Midi, nous atterrissons 1.000 mètres d'altitude. C'est le moment du baptême.



—*Donnerwetter!* Nous ne dépassons pas 11 kilomètres à l'heure et notre direction sud-ouest devient gênante.

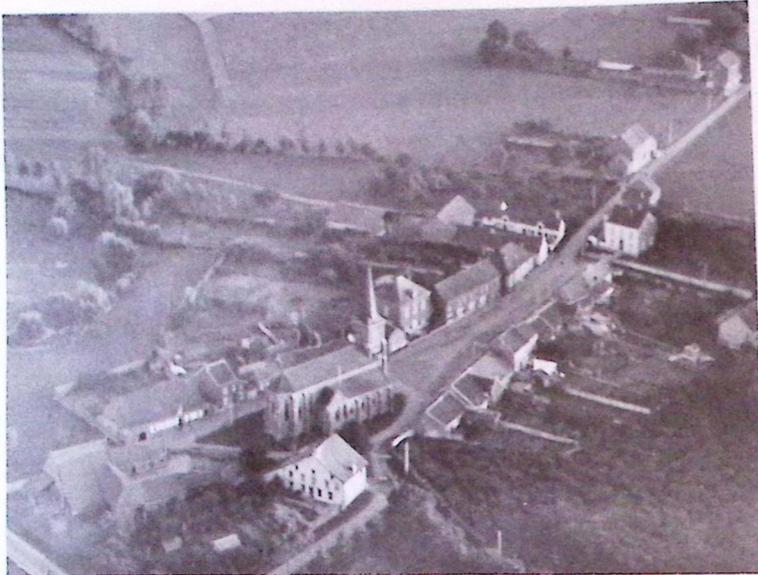
Nous nous élevons toujours, jusqu'à 1.800 mètres, mais sans gain de vitesse. Les doigts maigres de Klee tapotent l'altimètre. L'idée qu'un changement favorable pourrait s'obtenir plus haut encore ne quitte pas mes hôtes; mais il n'y aurait qu'une manière d'aller plus haut maintenant ce serait d'utiliser le passager comme lest (Merci petit Jésus!)... Je remarque la cordelette rouge fixée hors de portée normale. Elle permet en cas

d'urgence d'ouvrir le haut de l'enveloppe et de provoquer une descente immédiate. Le silence ici est surprenant. C'est à peine si, de temps à autre, monte le murmure étouffé d'une motocyclette.

Un petit avion qui musarde entre Tubize et Clabecq, le long du canal, est la discrétion même.

Je déchiffre sur la carte le chemin parcouru et ce n'est pas simple. Car il suffit que le ballon tourne imperceptiblement sur lui-même pour que les repères sud sautent au nord et vice-versa. Tout de même, voici le château de Gaasbeek en relief coupant.

Puis, à l'ouest, l'église de Berchem-Saint-Laurent qui monte vers nous, entraînant curieusement... la terre à sa suite! Cette sensation s'accompagne d'un bourdonnement d'oreille. Nous tombons en quelques minutes à 1.200 mètres. De grands jets blonds sous la nacelle. Ce sont les derniers sacs que Stüber distribue avec les "commentaires" ad hoc. Comme nous, le soleil semble se rapprocher brusquement de la terre, tandis que les ombres des maisons s'allongent. Les vaches, dont on ne distinguait plus les pattes tout à l'heure, brillent maintenant comme des



Panique. Nous descendons droit sur le clocher de Wisbecq!

porcelaines de Saxe éclairées violemment. Ah, si Dubrunfaut accédait à pareil balcon, quelle tapisserie!

Au loin, à travers un voile, pointent les cônes violets du Borinage. Nous voilà distraits au point de ne pas contrôler que nous accélérons vers le sud, coupant-près de Brages — la route Hal-Ninove; puis, gagnant en descente la route Bruxelles-Tournai que nous traversons au pays des vieux moulins à vent, près de Saintes la superbe, bien accrochée au bord de son plateau. Aucun heurt, aucune secousse. Nous glissons dans la ouate.

Mais malheur! Des voix nous parviennent. Un chien jappe, des poules caquettent! L'altimètre baisse vivement. Un train surgit de Hal et passe en trombe. Nous survolons des champs près du château de Wisbecq entouré d'eau, coïncé dans ses murs d'enceinte (et totalement inconnu malgré sa fière allure). Les carrières de Quenast nous ouvrent leurs gueules sombres, où l'on tourna jadis le film "Le Père Damien". Plus loin, derrière les tuileries d'Hennuyères, Vir-

ginal, Haut-Ittre et Henripont dans les bruyères encadrent le bois de la Houssière et forment un admirable triangle de promenades-à-panoramas. Le pointillisme rose et émeraude s'affirme ici avec un brillant de laque. Mais, mes deux compagnons sont devenus nerveux.

Nous sommes -sans lest- à moins de 200 mètres de haut. Le pilote jette l'eau et les vivres par-dessus bord: nous filons tout droit, en "extra-direct" sur le clocher de Wisbecq, pointu comme une épée. Pourrions-nous éviter l'estocade? Jamais Eglise ne m'a paru aussi menaçante!

Plus que cent mètres, quatre-vingts, soixante!

Klee observe le sol en regardant dans le cornet formé par sa main droite. Juste à l'aplomb, la direction apparaît avec précision. Nous pourrions, peut-être, éviter de justesse l'église et même le village, mais il faut encore sauter la Senne, rigole extraordinaire, noire et transparente à la fois, proche d'une ligne de chemin de fer, si pas d'une cabine de haute tension.

—Attention! La soupape pèse 80 kilos et peut s'aplatir sur la nacelle. Baissez la tête! Tenez-vous sur la pointe des pieds, genoux pliés! commande Stüber. Restez souple, je tire sur la valve! Nous tombons derrière la ferme!! Tenez-vous!! Ne sautez pas dehors!!!

Klee, avec une souplesse de chat, grimpe lâcher le guide-rope, longue corde très épaisse qui, en trainant sur le sol, va freiner le choc en allégeant le véhicule.

Stüber a tiré un grand coup sur la commande de valve. Le gaz s'échappe à volonté. Une clameur monte de la campagne. Ce champ de trèfle cachait-il donc une tribu à l'affût?

De partout surgissent des fermiers endimanchés, des ouvriers qui reviennent du foot, des amoureux qui galopent! Les enfants abondent. Il faut hurler pour qu'ils ne se lancent pas sous la nacelle.

Le sol!

Notre panier gémit, tombé en porte à faux sur un petit arrachement de terrain. Aussitôt le ballon, comme une bête rétive, se cabre et rebondit, léger. La nacelle saute à nouveau à dix mètres au moins au-dessus d'une rangée de peupliers, puis retombe mollement. Nouveau choc. Cette fois vingt mains agrippent les cordages, se pendent au guide-rope qui soulève plusieurs hommes. C'est magnifique. On traîne l'engin hors de la luzerne. On s'enquiert du nom du propriétaire pour le dédommager. On va téléphoner (on sera classé dixième sur dix-huit). On ficelle, on empaquette, on roule des filets, on charge un camion. Qui croirait qu'un ballon pèse le poids d'une petite automobile?

Une nuit parfumée descend sur la colline. Il ne nous reste plus qu'à donner les derniers serpentins aux enfants, à les décorer de petits ballons de cuivre et à remercier tout le monde.

Nous cherchions la frontière française, but de la course. Nous n'avons trouvé que la limite du Brabant. Comme je l'ai vue, dans la lumière incroyablement de ce 13 septembre, je vous jure qu'elle était plus belle que les Métamorphoses d'Ovide.

Le 10ème anniversaire du Théâtre de la Vie

par Roger DELDIME

Directeur du Centre de Sociologie
du Théâtre de l'Institut de
Sociologie de l'U.L.B.

Le Théâtre de la Vie est un groupe de création artistique qui a choisi le théâtre comme moyen d'expression, et qui a décidé, au moment de sa fondation, en 1971, d'accorder une attention particulière au jeune public. Au fur et à mesure, son expérience s'est élargie et il lui est devenu clair que cloisonner ce public dans une sorte de ghetto lui serait néfaste: les enfants comme les adolescents font partie intégrante de notre monde.

Aussi le Théâtre de la Vie se refuse-t-il à se laisser enfermer dans cette notion trop spécifique de "théâtre pour jeunes" et utilise-t-il tous les moyens dont il dispose pour aller à la rencontre d'un public de tous âges. Cette vision d'un "théâtre pour tous" nécessite des recherches, des expérimentations, voire des hésitations. Elle implique que l'innovation ne se limite pas à la création proprement dite de spectacles, mais qu'elle englobe tous les aspects de la rencontre avec le public: accueil, ani-

mation, ateliers, séminaires, débats, publications, etc. Il s'agit là d'un ensemble de préoccupations complémentaires..."(1)

Carte d'identité de la compagnie

Créé à Bruxelles, en 1971, par Nicole Dumez et Herbert Rolland, le Théâtre de la Vie s'est proposé de développer un travail théâtral en direction des enfants. Il est agréé en 1975 dans le cadre du Décret du Théâtre pour l'Enfance et la Jeunesse (2).

En novembre 1978, le Théâtre de la Vie a soumis au Colloque de La Marlagne (3) un projet de création en Belgique de Centres Dramatiques pour l'Enfance. Depuis décembre 1978, il est chargé d'assumer le fonctionnement du premier de ces centres, situé à Bruxelles (4). L'ouverture officielle a eu lieu en octobre 1979 lors du Festival International de Théâtre "Pour une société, enfants admis". Ce centre donne à la compagnie un lieu fixe qui réunit enfants, adoles-

cents et adultes. Il permet d'améliorer les conditions de son travail et d'assurer un contact plus suivi et plus approfondi avec son public.

La naissance de la compagnie en 1971 est influencée par trois facteurs: d'abord, les slogans de mai 68 sont encore proches; ensuite, l'intérêt pour l'enfant prend des dimensions nouvelles dans le monde occidental (on commence à s'intéresser à diverses tentatives qui encouragent la créativité de l'enfant telles celles de A.S. Neill "Libres enfants de Summerhill"); enfin les écrits de Wilhelm Reich se répandent eux aussi en Europe.

"Théâtre de la Vie": sous cette appellation, la compagnie affirme ses options fondamentales: affirmer ce qu'est la Vie, s'opposer à ce qu'elle appelle tendance vers la Mort (tout ce qui est destructif, tout ce qui empêche l'épanouissement des êtres humains, tout ce qui freine la liberté, l'établissement de relations plus vraies entre les individus, le dévelop-



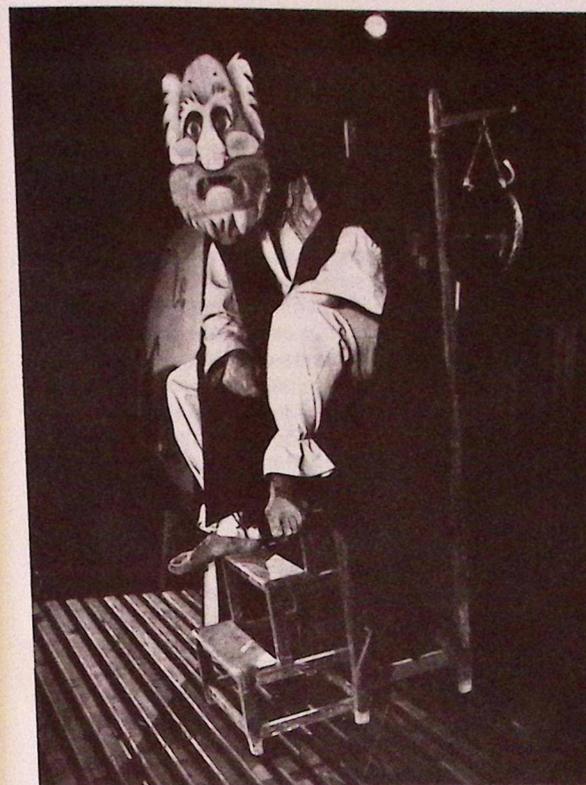
Ci-dessus: "Concerto pour un vélo".

Ci-dessous: "Le Renart du Roman".



pement naturel des choses). De cette option de base en découlent d'autres concernant notamment le type de rapport que la compagnie souhaite entretenir avec le public: la relation à l'enfant sera égalitaire. Le travail artistique bannira toute tendance moralisatrice, toute tendance à culpabiliser autrui. Car culpabiliser est une tentative de domination qui étouffe la créativité. Acceptation de soi et amour de soi sont des conditions nécessaires à la libre expression, à la liberté, à l'épanouissement. Enfin, le travail artistique sera l'expression la plus profonde de ce que ressentent les membres de la troupe. Ce théâtre rejette le culte des héros, le dogmatisme, le schématisme, la simplification, les vues unilatérales. Il ne croit pas aux vérités absolues. Il repose sur une conception dialectique de l'existence qui reconnaît et assume les contradictions des êtres et de la société. Le but est d'amener le spectateur à maîtriser sa propre vie et non à la fuir. Au plaisir, à la créativité, à la communication est liée la nécessité de la réflexion critique. Ni divertissement sans conséquences, ni leçon de morale, ni didactisme, le théâtre est échange, sentiments partagés, communion et suscite une vraie participation.

Aucune forme théâtrale n'est rejetée a priori, mais la préférence de la troupe va vers certaines formes plutôt que vers d'autres. C'est ainsi qu'elle évoque régulièrement les théories de Bertold Brecht. Le choix des formes est fait en fonction des besoins ressentis en cours de création d'un spectacle. Le Théâtre de la Vie considère que le contenu et la forme d'un spectacle sont indissociables. Un des éléments essentiels au théâtre est que la réalité ne peut jamais y être rendue totalement. Par une transposition visible de la réalité, tout est effleuré, suggéré. Une richesse immense est offerte au spectateur: celle de pouvoir imaginer lui-même, de créer le spectacle en même temps que les comédiens.



"L'Epreuve du Cercle".



"Le voyage du train".

Pour le Théâtre de la Vie, la pratique théâtrale est un métier, le produit d'un travail artisanalement bien fait. La troupe rejette les machineries mystérieuses qui écrasent le public par la technique, le prestige ou les connaissances. La production est un moyen d'échange et non une tentative de chantage. Rendre les choses inaccessibles aux autres est une forme de domination; que ce soit par le biais des contenus ou par celui des formes employées.

Enfin, le Théâtre de la Vie entend promouvoir l'expression de l'individu en entier: esprit et corps, raison et imagination. Il tente d'assumer le conscient et l'inconscient, l'individuel et le social. La force de création se révèle à ses yeux comme un processus profondément révolutionnaire.

La compagnie a publié livres et disques à propos de certains de ses

spectacles. Depuis la saison 1978-1979, elle fait des animations à l'intention des jeunes. Elles ont pour objet l'initiation au langage théâtral ou l'éveil de la créativité.

Les spectacles

Tacho, le petit Mexicain (1971-1973)
La pièce montre un petit garçon indien dans le cadre de sa vie quotidienne: il travaille dans les plantations, monte, à cheval, nourrit son âne, manie le lasso, assiste au rodéo, écoute une légende de son pays... Ses différentes activités sont présentées de manière à dénoncer les stéréotypes culturels et les préjugés nés du milieu environnant (la xénophobie, par exemple).

La forme du spectacle relève du voyage imaginaire et se base sur différentes techniques d'expression (dessins réalisés sur scène, élé-

ments audio-visuels, marionnettes, chansons, mimes).

Arthur au pays des hommes (1973-1974)

Au travers d'une rencontre entre un enfant et des adultes, Arthur se raconte ses envies, ses colères, ses rêves, ses parents, son école, ses amis, ses voisins... Et cette narration dévoile combien les valeurs reçues abîment un monde où tout est pensé par et pour les adultes.

Les séquences du spectacle sont exprimées sous la forme du jeu, du chant, du dessin projeté, de la musique, d'une marionnette en pied manipulée à vue.

Concerto pour un vélo (1974-1975)

Un fait divers donne matière à un spectacle: un fils d'immigrés déploie tous ses efforts pour faire reconnaître ses droits et parvenir à la répara-

tion de son vélo endommagé par un automobiliste peu scrupuleux. La réalisation scénique juxtapose théâtre et réalité. Décors projetés, comédiens, musiques en direct, pantomimes sont entrecoupés de monologues ou chansons qui révèlent l'imaginaire et les rêves de l'enfant.

Le Renart du Roman (1975-1976)

Il s'agit d'une adaptation du célèbre roman qui refuse ici l'univers mythique des héros d'exception pour faire l'apologie du "petit", un être quotidien vivant des situations quotidiennes des pauvres gens.

La forme du spectacle évoque le cirque : les comédiens sont à la fois musiciens, mimes et clowns. Les animaux de la fable ne servent que de moyen de distanciation.

L'Épreuve du Cercle (1976-1977)

Adaptation moderne d'une vieille légende chinoise (déjà reprise par Bertold Brecht), la pièce raconte, tout en évitant le manichéisme primaire, l'opposition de deux femmes à propos d'un enfant et le triomphe de l'affection et de l'amour sur le conformisme et l'intérêt.

Dépouillé de décors et d'accessoires, le spectacle se base sur le jeu d'une comédienne-mime, la manipulation à vue de marionnettes et masques plats et les interventions d'un narrateur. Bruitages réalistes et actuels font sortir le conte de l'évocation du passé (5).

Le voyage du train (1977-1979)

Un petit train de banlieue, lassé de ses périodes quotidiens, rêve d'aller voir la mer. La liberté, thème du spectacle, n'y est pas revendiquée mais se révèle comme une évidence, comme le plaisir de la vie.

La mise en scène de ce conte constitue une orchestration où textes, chansons, danses, décors, éclairages s'interpénètrent et se juxtaposent (6).

Le Bestiaire des Gueux (1979-1980)

Nouvelle adaptation du Roman de Renart, l'histoire montre des animaux qui pour vivre ou pour survivre,

se trompent, se manipulent, sont trompés, sont manipulés. Cette version rejette l'opposition manichéenne et figée du bon peuple et des mauvais seigneurs; elle supprime donc la figure centrale du gagnepetit, le Renart. Le spectacle, conçu comme un grand jeu carnavalesque où le masque permet aux comédiens d'exorciser les contradictions inhérentes à toute société, dévoile au public les rouages du mécanisme théâtral (deux aires: l'une pour le jeu; l'autre, à vue, pour le non-jeu).

Un nez qui libre (1979-1980)

Le spectacle ne raconte pas d'histoire. Les séquences s'articulent autour d'un thème fondamental installé par petites touches: la liberté, la recherche du bonheur, de l'équilibre.

Plus qu'une pantomime fortement codée, il s'agit d'un jeu théâtral muet et clownesque qui permet l'expression profonde de la comédienne.

Bonjour la nuit (1979-1980)

Jour-nuit, fille-garçon, lent-rapide, chaud-froid, agressif-doux...autant de rythmes primaires qui marquent la vie intérieure des enfants et dont le spectacle fait prendre conscience au jeune public. Non pas d'une manière intellectuelle, mais vivante, par le corps plutôt que par le verbe.

Le Médecin malgré lui (1980-1981)

Un texte majeur, dont la pratique théâtrale a étrangement occulté le contenu. Texte toujours actuel qui se développe sur deux niveaux: le conscient - une ascension sociale - et l'inconscient - pulsions, fantasmes et liberté de l'individu face aux règles, aux conventions, aux répressions. Dès lors, en redécouvrant Molière, le spectateur part à la découverte de lui-même et du monde qui l'entoure (7).

Mamémo (1981-1982)

L'histoire exprime certains aspects importants du vécu quotidien de l'enfant: ses questions, ses envies...des sujets un peu tabous que l'adulte a parfois peur d'aborder mais qui font

partie des préoccupations bien réelles des petits.

Jeux de mots, jeux de lumières, jeux de sons, jeux de miroirs, ce spectacle musical crée une ambiance de fête où l'humour prend ses distances avec la réalité.

Un jour...les mains (1981-1982)

Au départ, il y a une idée chère aux marionnettistes: considérer ses mains comme des personnages vivants. Sur cette base, une recherche a été menée où toutes les approches de la manipulation passent par l'observation et la connaissance de la main et de ses pouvoirs d'expression et de communication.

Histoire du Soldat (1982)

L'histoire de ce spectacle-anniversaire du Théâtre de la Vie, on le sait, est née de la rencontre entre Ramuz et Stravinsky. Néanmoins, paroles et musique sont très autonomes et peuvent donner lieu à des prestations séparées.

La mise en scène théâtrale se veut ici dialectique. En recourant à la musique originale interprétée sur scène, au jeu de comédien, à la chorégraphie, au décor projeté...cette fable du soldat enrichi et trompé par le diable permet plusieurs niveaux -esthétiques et sémantiques- de lecture (8).

Le public

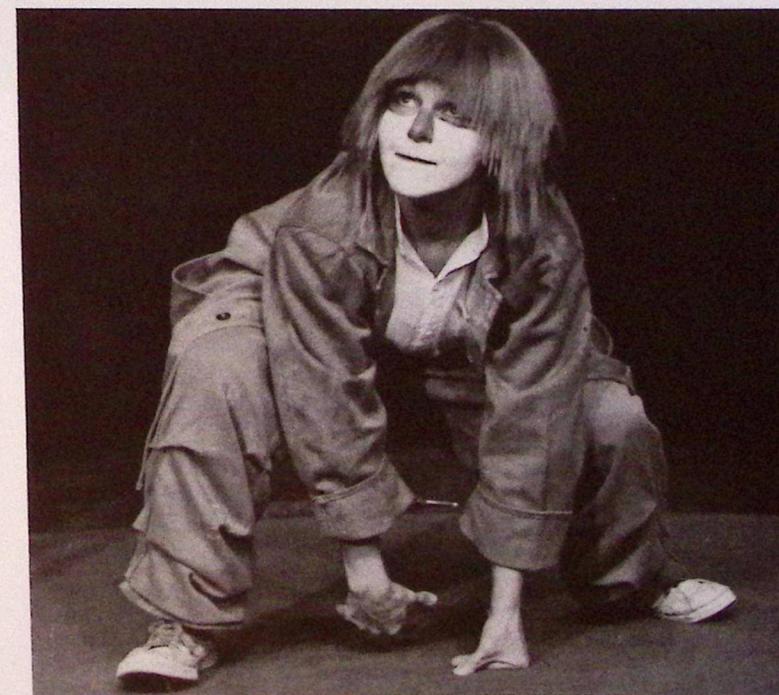
Saison	Nombre de représentations	Nombre de spectateurs
1971-1972	48	10.000
1972-1973	107	21.000
1973-1974	109	29.000
1974-1975	104	33.000
1975-1976	98	28.000
1976-1977	102	27.000
1977-1978	131	40.000
1978-1979	165	45.000
1979-1980	320	70.000
1980-1981	201	40.000
Total	1.385	343.000

Au départ, la volonté de la troupe est de s'adresser à un public composé exclusivement d'enfants. L'enfant a été jusqu'à présent écarté de la vie culturelle, ses droits ont été très peu respectés et, dès lors, un immense effort doit être fait vers lui en créant notamment un théâtre où enfants et adolescents trouvent une place à part entière à tous points de vue. Les droits de l'enfant comprennent un droit total à la culture.

Dès les années 1975-1976, le Théâtre de la Vie affirme la nécessité de toucher un public qui réunit enfants et adultes: que ce ne soit pas l'âge qui détermine le type de public, mais plutôt le goût pour un certain type de spectacle. La troupe pense que la tendance qui consiste à vouloir créer une vie culturelle "pour enfants" est dangereuse, car elle développe ainsi une culture de l'enfant séparé de l'adulte et l'isole à nouveau. C'est reproduire un des grands maux de notre société: la scission des êtres en catégories, que ce soit au plan des sexes, des générations, des races, des nationalités...

Au plan strictement théâtral, la compagnie pense qu'un théâtre qui se destinerait exclusivement aux enfants risque de verser dans l'infantilisme. Les adultes qui le pratiquent tentent de s'adapter à ce qu'ils croient être le niveau de l'enfant: ils en arrivent à ne plus s'exprimer eux-mêmes, à se renier en tant qu'adultes. Et d'ailleurs comment déterminer le niveau de l'enfant? Et faut-il le déterminer strictement? Le faire, c'est confondre la différence fondamentale entre un apport d'information et un apport artistique.

Un public mélangé permet par contre un brassage d'idées: chacun prend



En haut: "Le Bestiaire des Gueux".
Ci-contre: "Un nez qui libre".



"Le Médecin malgré lui".

dans le spectacle ce qui lui convient. La création de théâtres pour enfants, toujours nécessaire, doit être comprise dans le sens d'un développement d'une forme nouvelle de théâtre : un véritable théâtre populaire qui contribue à l'entrée de l'enfant dans une vie plus riche, dans une vie culturelle où il est présent comme spectateur mais aussi comme sujet de la thématique générale des pièces. Les théâtres pour enfants ont un rôle important à jouer pour que les préoccupations, les rêves et la vie générale des enfants trouvent une place parmi ceux de tous les êtres humains. Le Théâtre de la Vie continue à défendre un théâtre qui s'adresse aux groupes scolaires surtout parce que

c'est le seul moyen d'atteindre les enfants de toutes les couches sociales (à condition qu'un effort parallèle soit fait vers la création d'un théâtre où chacun puisse venir librement : un théâtre populaire qui ouvre ses portes à tous).

Le Centre Dramatique pour l'Enfance et la Jeunesse - Bruxelles

Le Centre Dramatique pour l'Enfance et la Jeunesse - Bruxelles est né d'un projet exposé par les responsables du Théâtre de la Vie lors d'un colloque tenu en 1978 au domaine de La Marlagne, près de Namur. Approuvant les grandes lignes de ce projet, les participants, représentatifs des pouvoirs publics et des compagnies,

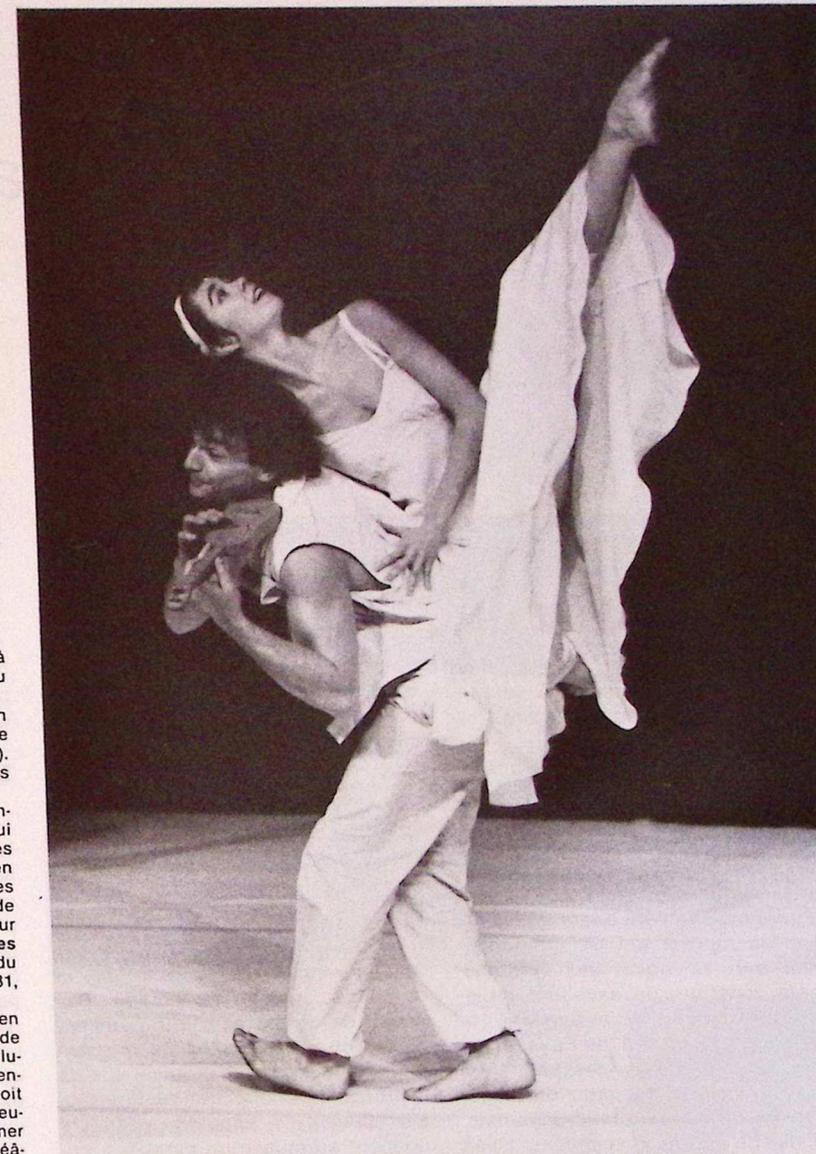
avaient exprimé le vœu de voir créer de nouvelles structures destinées à permettre progressivement aux enfants d'assister à des spectacles et de participer à des animations dans des lieux adaptés et des conditions optimales.

Le Centre a été formellement constitué le 19 décembre 1978. De janvier à septembre 1979 ont eu lieu la mise au point du projet, les études d'organisation, la définition des lignes d'activité, la propagation de l'idée ainsi que des expériences préparatoires (auxquelles nous avons participé) dont la plus importante a été une série de représentations du Théâtre de la Vie au Centre communautaire de Joli-Bois, groupées sous le titre de Mars à Joli-Bois.

Le Centre dramatique a pour fonction d'offrir à un public essentiellement jeune, scolaire et extra-scolaire, un programme continu de spectacles, dans un cadre fixe et accueillant. Il met à l'affiche les productions du Théâtre de la Vie et celles des compagnies théâtrales invitées, belges et étrangères, sans oublier pour autant le cinéma, la chanson, la musique et la danse. Il prévoit des représentations destinées plus particulièrement aux enfants en âge de maternelle ou d'école primaire, d'autres aux adolescents, aux lycéens et aux adultes. De plus, il assure des animations sur place ou dans les écoles, des ateliers d'initiation aux techniques dramatiques et, bien entendu, la promotion des spectacles ainsi que des contacts avec les enseignants, les parents, la presse (9).

NOTES

- (1) Extrait de la plaquette publiée en 1981 à l'occasion du 10ème anniversaire du Théâtre de la Vie.
- (2) Décret relatif aux conditions d'agrément et d'octroi des subsides aux théâtres de l'enfance et de la jeunesse (25 juin 1973). Modalités pratiques d'application fixées par A.R. et A.M. en 1975.
- (3) Colloque organisé à Wépion en novembre 1978 (Domaine de La Marlagne) qui réunit pouvoirs publics et compagnies théâtrales. Cette confrontation met en évidence les problèmes vécus par les troupes, affirme certains principes de base et propose des perspectives (pour plus de précisions : *Théâtres et jeunes publics* par le Centre de Sociologie du Théâtre, Cahiers JEB/Théâtre, n° 5, 1981, 335 pages).
- (4) D'autres centres doivent se former en Wallonie. Le Théâtre de la Guimbarde (dirigé par Michel Van Loo) souhaite plutôt un "centre culturel ouvert de décentralisation" en Brabant wallon qui soit un point de chute permanent à tous, jeunes et adultes, permettant de s'exprimer dans plusieurs domaines (peinture, théâtre, musique...) au sein d'ateliers, mais qui favorise en même temps la tournée de village en village afin de sensibiliser une région à la fois à l'art théâtral et à la pratique de l'animation. Un "Centre Dramatique de Wallonie pour l'Enfance et la Jeunesse" vient d'être inauguré à Strépy-Bracquegnies (La Louvière).
- (5) Ce spectacle a fait l'objet d'une recherche approfondie par une de nos collaboratrices sur les niveaux de perception et de compréhension. Les résultats ont été publiés dans *Le théâtre et ses publics* par le Centre de Sociologie du Théâtre, Cahiers JEB/Théâtre, n°2, 1978, 224 pages.



"Histoire du Soldat".

- (6) Le texte de la pièce et les notes de mise en scène avec une préface que nous avons signée ont été publiés aux Editions Simoën, à Paris, en 1978 (62 pages).
- (7) Le spectacle a été le point de départ d'un séminaire, organisé en 1981, par le Centre de Sociologie du Théâtre et a donné lieu à une publication sur *Le langage théâtral*, Institut de Sociologie de l'ULB, 1981, 99 pages.
- (8) Spectacle-anniversaire qui a réuni de nombreuses collaborations prestigieuses dont celles de Micha Van Hoecke (chorégraphie), Jean-Michel Folon (décors projetés) et Georges Octors Jr. (Ensemble Musique Nouvelle).
- (9) Nous reviendrons, dans un prochain article, sur cette importante infrastructure culturelle qu'est le Centre Dramatique pour l'Enfance et la Jeunesse - Bruxelles.

A Louvain - la - Neuve ...

Un musée ouvert sur la rue

par Alain MONDERER

La nouvelle ville éclosée d'un champ en 1971 a suscité, à ses débuts, nombre de commentaires réprobateurs. Les promeneurs de fin de semaine s'y aventuraient au péril d'un courant d'air ou d'une maison hantée. Depuis, les quartiers se sont animés, de nombreuses associations, restaurants, commerces et banques ont contribué à l'activité quotidienne. De plus, un mouvement de rapprochement avec la région des non résidents constitue un excellent répertoire des commerces et services (1). Dans ce bulletin, M.J. de Fays (président de l'association des habitants) déclare: "Nous désirons participer activement à la gestion communale. La ville où nous vivons ne nous a pas été livrée, clé sur porte, c'est pour nous qu'elle a été inventée, nous la ferons évoluer selon nos goûts". Un impératif se dresse: "rendre la ville jeune et vivante". L'argument fait carrière dans la cité où les murs sont égayés, décorés et semblent danser. Ces nombreux efforts ne nous font pas oublier les quelques places encore fort tristes qui étirent leurs dalles aux pieds des facultés, sans contrastes. Ni peintures, ni sculptures

pour couper la monotonie ou s'abriter du vent. N'anticipons pas et laissons leur chance aux promoteurs. On n'a pas construit Rome en un jour.

Le musée rendu plus humain

La Place Blaise Pascal, cour intérieure de la faculté de philosophie et lettres, ouvre un unique passage piétonnier vers le foyer universitaire et le musée d'art et d'archéologie. Force est de constater que le bâtiment où se trouvent les salles d'exposition ne se détache pas de l'ensemble de l'immeuble par une architecture propre. Seuls les espaces intérieurs donnent au musée un caractère original. Les vitrines abritent les œuvres d'art dans une atmosphère feutrée de lumière, tranchant favorablement avec l'obscurité ambiante. C'est donc par une conception vivante que les responsables invitent le visiteur à rêver le passé et le présent. Quelques vitrines s'ouvrent sur la rue et le foyer facultaire, invitation à l'imagination du passant ou main tendue du musée en avant-goût de son contenu? Cette ouverture désa-

cralise, de toute façon, l'idée que le public peut avoir de ce temple du savoir et de la beauté.

Exposition permanente

La riche collection de sculptures polychromes du XIIe au XVIIIe siècle de nos régions (Brabant, Flandres, Hainaut, Ardennes, Gaume) étonne d'abord par sa présentation: les pièces sont groupées dans des logettes (ressemblant d'assez près aux chapelles latérales d'une église). Étonnant aussi, ce souci de laisser parler les œuvres plutôt que d'accrocher une notice à ses côtés. En fait, les explications sont rassemblées en un seul feuillet suspendu à un pan de mur extérieur de la logette. Conception que chacun restera libre d'apprécier.

Après avoir descendu les quelques marches qui mènent à cette galerie en contrebas du reste des salles d'expositions, le visiteur passe devant un beau fragment de fonts baptismaux romans de l'ancienne église d'Ohey, le trumeau de l'ancienne chartreuse de Louvain (début du XVIe siècle) dont la hauteur a déterminé l'échelle de la salle et s'arrête

devant une série de "Christ". Le premier datant approximativement de 1500 et appartenant au gothique tardif brabançon. L'esprit s'étonne. Est-il concevable que le bois, malgré les siècles et les intempéries, ait pu résister à l'usure et à la destruction. On remarque à peine les lacunes de la peinture (polychromie). D'autres pièces offrent, par contre, un état de vétusté flagrant. Ainsi les "Christ", aux couleurs délavées, et privés de bras, en sont des exemples frappants.

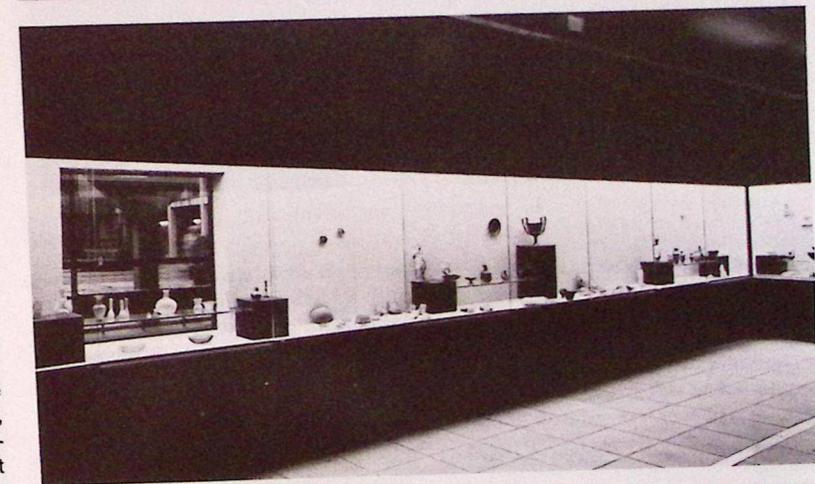
Que dire de ces objets insolites que la galerie propose? "Le Christ des Rameaux", majestueux, tranquille, conçu en style maniériste par un sculpteur du nord de la France, nous fait arrêter le pas. L'ensemble, réalisé en bois non peint dans le courant du XVIe siècle, donne à la logette une atmosphère de sérénité, une ambiance particulière.

Un Saint Abbé du XIIIe siècle surprend par sa raideur et son regard. Réalisé selon les caractéristiques propres au premier art gothique, il affiche, grâce à la restauration (quelques dégâts subsistent), les traces d'une belle polychromie originale. Roger van der Weyden, le grand maître du XVe siècle est à l'honneur dans la troisième logette. Le style de la "Sainte Femme de Déploration", qui s'y trouve, fut influencé par l'illustre primitif flamand. L'œuvre est attribuée à l'école brabançonne du XVe siècle. Le bois est sculpté de manière minutieuse, comme l'étaient d'ailleurs les œuvres de ce talentueux artiste. Malgré l'état précaire de l'ensemble, on peut observer un sentiment de tristesse sur le visage.

En haut: la galerie permanente avec ses logettes. Au premier plan, à droite, un Saint François majestueux.

Au centre: quelques vases grecs dans la salle des vitrines lors d'une exposition qui s'est tenue en 1981.

En bas: fétiches en provenance du Zaïre dans la vitrine à gauche. Au centre: un sarcophage égyptien (Xe siècle avant Jésus-Christ).





Expositions temporaires

Dans le but de garder le contact avec le public, les responsables du musée organisent régulièrement des expositions temporaires à partir des collections permanentes. Il en fut ainsi pour les expositions "Vrai et Faux.

A gauche: le Christ des Rameaux semble fasciner l'ami chinois de Hergé, Tchang, venu visiter le musée au mois de mars 1981.
Ci-dessous: fragments de l'autel baroque de l'ancienne église Saint-Sixte à Genval.



Quelques pas plus loin, c'est la "Fuite en Egypte" qui est évoquée. Ce curieux tableau de famille, style photo-portrait, a une côté original. La mélancolie, la tristesse des regards suggèrent le départ, la fuite. Tandis que le mouvement, qui n'apparaît pas de manière évidente est cependant proposé par la patte de l'âne qui veut aller de l'avant. Cette oeuvre du XVIe siècle est issue de l'art populaire français.

A l'extérieur de la logette, un "Saint François" monte la garde. Il impose sa carrure à toute la galerie. Cette imposante ronde-bosse en bois (fin XVIe siècle) a été réalisée dans les Ardennes dans le style maniériste. Le visage pointu, les arcades sourcilières prononcées vers l'avant et les traits fort marqués, la statue semble imprégnée de vie. C'est avec un brin d'orgueil que le directeur présente ses nouvelles acquisitions: quelques oeuvres tout de blanc peintes et qui sont pour la plupart originaires de la région brabançonne. Les sculptures de l'ancienne

église Saint-Sixte à Genval présentées ici témoignent de la volonté des responsables du musée de mettre en valeur le patrimoine du Brabant.

La galerie des sculptures ne présente cependant qu'une partie des richesses du musée. Dans les réserves, que le Directeur nous a ouvertes sans détour, repose, sans y être oublié, le restant du patrimoine: peintures, faïences et porcelaines, fragments de sculptures, objets en métal, collections d'art et d'ethnographie d'Afrique Centrale acquises par des missionnaires entre les deux guerres.

Parmi les pièces européennes, il nous montre les objets qui ont servi, événement important, à organiser une exposition pour les aveugles. Des chandeliers à la forme facilement définissable au toucher ont permis aux handicapés de la vue de suivre l'histoire des formes du XIVe au XIXe siècle au cours de la présentation préparée, avec l'aide des étudiants, à leur intention.

étude des indices d'authenticité des objets d'art" (en 1980) — "Peinture ancienne" (septembre 1981) et "Acquisitions récentes" (octobre 1981) — où la Chine fut à l'honneur avec la présentation entre autres choses d'un fourneau de cuisine en terre cuite émaillée de la dynastie Han (220 av. J.-C.) et d'un plat funéraire également en terre cuite émaillée de l'époque T'ang (618-906).

Certains objets des collections du musée sont utilisés dans un but didactique. Il en a été ainsi pour les expositions "Archéologie, histoire de l'art et bande dessinée" et "Du bon usage du vase grec" dont les écoles pouvaient et peuvent encore bénéficier. Les panneaux explicatifs aisément transportables sont accompagnés de quelques spécimens de céramique. Un ensemble plus important de vases grecs a même été prêtée au musée archéologique de Bayy (Nord de la France) dans le cadre de cette dernière exposition qui fut présentée en décembre 1980 pour présenter au public la donation de l'abbé A. Mignot ("l'ermite" de Val Duchesse à Auderghem). A ces présentations temporaires du patrimoine s'ajoutent toutes les expositions que réalise ou accueille le musée: art contemporain, photographie, archéologie, arts-sciences et techniques; une trentaine en deux ans d'existence du musée. Mais il s'agit à d'une autre histoire, à suivre dans les agendas de la vie culturelle sous ce rubrique: en Province de Brabant.

Renseignements Pratiques

Adresse:
Musée de l'Institut Supérieur d'Archéologie et d'Histoire de l'Art.
Collège Erasme. Place Blaise Pascal, 1.
1348 Louvain-la-Neuve

Téléphone: 010/ 41.81.81. Ext. 4841
Ouverture:
en semaine: de 12 à 18 H.
mardi et dimanche: de 14 à 18 H.
organisation de visites commentées.

Direction:
Y Vandevivere (Directeur)
Suzepz Trizna (Conservateur)

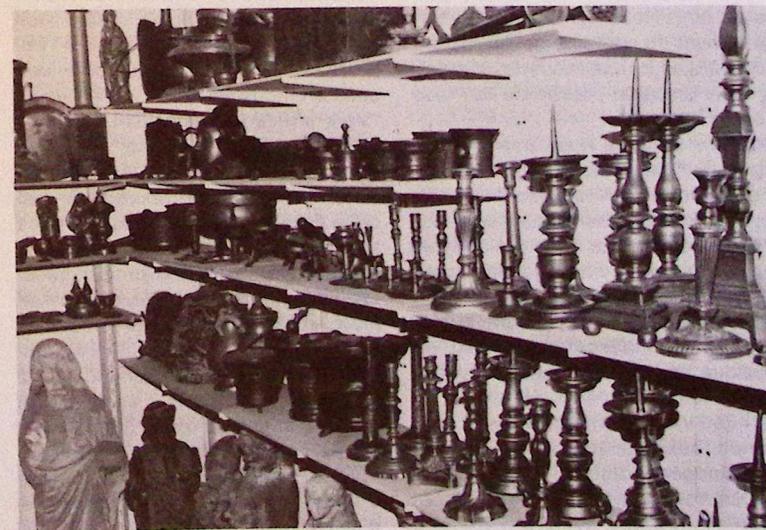


B. Van den Driessche (Conservateur adjoint)

(1) Guide des Commerces et Services de Louvain-la-Neuve, 1981, publié par l'Association des Habitants de Louvain-la-Neuve, Chavée du Biéreau, 1348 Louvain-la-Neuve.

Ci-dessus: un coin du musée consacré à l'art populaire. A gauche, un Saint Laurent (?) du début du XVIe siècle en provenance des Pays-Bas. A droite, la Fuite en Egypte, oeuvre du XVIe siècle, provenant de la Haute Saône.

Ci-dessous: coup d'œil dans les réserves: chandeliers et objets en métal.



La Cour Hollandaise à Bruxelles (1815 - 1830)

par Evrard Op de BEECK

Lors de la fondation du Royaume des Pays-Bas, il fut décidé que la Cour résiderait alternativement à Bruxelles et à La Haye. De là, les transformations hâtives des hôtels Belgiojoso et Bender qui sont à la base de la construction du Palais Royal (1).

Outre les deux hôtels précités, le Roi Guillaume I^{er} avait aussi la jouissance de l'ancien "Domaine Impérial de Laeken". Le Prince d'Orange, héritier du trône, s'installa dans une aile du palais des Etats du Brabant (l'actuel Palais de la Nation), mais il disposait également du domaine de Tervueren. Son frère, le Prince Frédéric, s'installa dans un hôtel proche de la Place Royale.

Une fois de plus nous avons puisé dans les "Souvenirs" du Comte Henri de Merode — Westerloo. Mais cette fois, c'était bien nécessaire, car c'est le seul auteur qui ait laissé des mémoires sur la vie à Bruxelles pendant la période hollandaise. (2) Son récit commence au printemps 1814, à l'avenue qui alors était en quelque sorte "les Champs Elysées de Bruxelles".

"L'Allée Verte fut magnifique ce printemps, outre un très grand nombre d'équipages indigènes et étrangers, l'Allée Verte fut sans cesse parcourue par un grand nombre d'officiers

de toutes les armées de l'Europe; on y voyait briller, mêlés ensemble, des uniformes anglais, russes, autrichiens, danois, saxons, hollandais et surtout ces beaux Ecosseis, qui devaient, l'année suivante, cimenter de leur sang notre délivrance à Waterloo. Le coup d'œil brillant et animé remplissait de joie tous les cœurs, en attestant la chute du joug de fer et du sceptre menaçant, qui, l'année précédente encore, s'était fait sentir si durement à toutes les familles". Puis, tout doucement, le nouvel Etat s'organise, bien qu'en lisant les "Souvenirs" on n'échappe pas à l'impression que la naissance a lieu sous un mauvais ciel!

"Vers la fin de l'été de 1814, le prince d'Orange, devenu prince souverain des provinces-unies, dites Hollande, vint prendre le gouvernement général de la Belgique, toujours au nom des puissances alliées. M. le duc de Beaufort, ancien gouverneur général, fut nommé président du conseil privé, et mon père, vice-président de ce même conseil. Le prince héréditaire d'Orange, jeune homme de 22 ans, officier général anglais qui s'était distingué dans la guerre d'Espagne, comme aide de camp de Wellington, vint commander les troupes à Bruxelles. C'était un jeune prince, d'un caractère aimable et gai, aimant

beaucoup s'amuser, et à amuser toute la jeunesse. Il donnait souvent des bals chez lui, et Bruxelles reprit, pendant le séjour qu'il y fit, un brillant et une animation qu'il avait perdus depuis de longues années. On prévoyait, dès lors, que la maison d'Orange régnerait en Belgique. On ne savait encore à quelles conditions, mais une impression fâcheuse, contraire à ce gouvernement futur, se fit ressentir, lorsqu'on le vit expulser l'internonce de Westphalie, que Pie VII avait chargé d'examiner l'état du clergé belge."

Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe et les Cent Jours vont d'ailleurs précipiter la création du nouveau royaume et le couronnement de Guillaume I^{er}, comme souverain des Pays-Bas. Rappelons qu'à la création du Royaume des Pays-Bas, il avait été décidé que Bruxelles et La Haye seraient à tour de rôle "ville de résidence". Ceci explique que le comte Henri de Merode — Westerloo commença son récit en disant:

"L'hiver de 1817 fut peu animé à Bruxelles. La cour n'y vint point; c'était l'année de son séjour en Hollande. Un épisode cependant mit quelques variétés dans cet hiver. La cour était partie à la fin de l'automne pour La Haye. Le prince d'Orange, qui aimait

beaucoup mieux le séjour de Bruxelles, avait éludé de diverses manières le moment du départ et cherchait à gagner du temps, lorsque le roi Guillaume arriva lui-même à Bruxelles pour donner ordre verbal au prince de partir. Le prince, averti de son arrivée, sortit par une porte de derrière s'en alla à cheval à Trazegnies. Pendant ce temps, le roi entra chez la princesse d'Orange, et voici la conversation qui circula alors dans le monde: Le roi: "Où est Guillaume?" — La princesse: "Sire, je l'ignore." — Le roi: "Vous allez me servir en Hollande." — La princesse: "Votre Majesté me permettra de ne point partir sans l'aveu du prince." — Le roi: "De qui le prince suit-les conseils?" — La princesse: "De lui-même, Sire." — Le roi: "Je n'ai fais point de même; je demande ses conseils." — Une des personnes présentes: "Il est à regretter que Votre Majesté suive moins souvent ses propres lumières." — Le roi à la princesse: "J'exige que vous me suiviez à La Haye." — La princesse: "Ainsi donc, Sire, je serai votre prisonnière". A ces mots le roi sortit; mais le prince, à son retour, partit avec sa maison, n'osant pousser plus loin la résistance.

C'était d'ailleurs un secret public que le prince héritier préférait séjourner à Bruxelles plutôt qu'à La Haye. Il aimait la "vie joyeuse" à Bruxelles et la conversation "galante". Il avait d'ailleurs des contacts très agréables avec la plupart des familles de la noblesse belge.

Le prince d'Orange avait l'habitude d'inviter certaines personnalités soit à Bruxelles, soit à Tervueren.

En avril 1819, le comte Henri de Merode — Westerloo est invité à Tervueren. Il nous en donne le récit.

Le prince et la princesse d'Orange allèrent faire leur entrée dans leur résidence de Tervueren. Ils donnèrent, dans un des pavillons, un dîner d'environ vingt personnes et une fête aux Paysans, avec des jeux et des prix. Le dîner fut gai et aimable. Une circonstance y fixa mon attention. Elle me montra qu'on n'y avait pas la raieur d'idées de la Cour de France.



Guillaume Ier, roi des Pays-Bas. Dessin de Heins, d'après un portrait fait en Angleterre pendant l'exil du prince au temps de l'Empire.

Un joueur d'orgue portatif se mit à jouer l'air: "Partant pour la Syrie", composé par Hortense Beauharnais, et qui eut tant de vogue sous le Consulat. J'étais alors dans une embrasure de fenêtre, où était aussi la princesse d'Orange et une ou deux autres personnes. Je dis alors: "Ah! voici le joli air de la duchesse de Saint-Leu! on aime toujours à l'entendre."

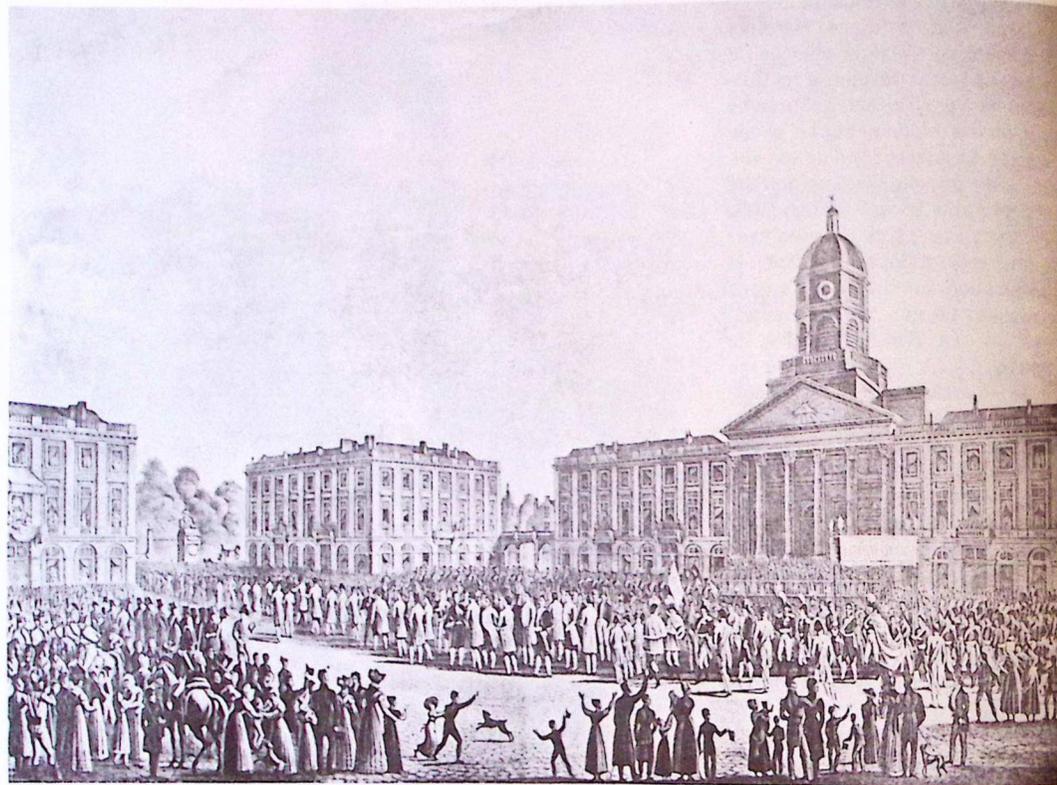
"Il est vrai, dit la princesse d'Orange, la reine de Hollande avait un talent bien agréable pour la musique."

Un fait bien connu est l'incendie qui éclata en décembre 1820 dans l'aile du "Palais de la Nation", aile qui était occupée par la famille du prince Guillaume d'Orange.

Cet incendie est à la base de la construction du Palais du prince d'Orange, l'actuel Palais des Académies.

Cédons à nouveau la parole au comte Henri de Merode — Westerloo qui y assistait:

"Vers la fin de décembre un incendie épouvantable se déclara chez le prince d'Orange, causé par des tuyaux de chaleur. Vers le milieu de la nuit, la princesse fut obligée de fuir de chez elle; toute sa garde-robe fut brûlée, une partie de ses pierreries perdues. Le comte de Maldeghem, âgé alors de 23 ans, entra courageusement dans l'appartement enflammé de la princesse, après son départ, enfonça son secrétaire, en retira les papiers précieux et les lui rapporta. Peu de temps après l'appartement s'écroula. En fouillant dans les décombres, on en retira des topazes qui, saisies par le feu, avaient changé de couleur. Après cet incendie, la Cour acheta du baron Joseph



Inauguration du roi Guillaume 1er, à Bruxelles. Fac-similé d'une gravure d'époque.

d'Hooghorst l'Hôtel de Spangen, où s'établirent le prince et la princesse d'Orange, en attendant leur nouveau palais. Pendant l'hiver, Bruxelles continua à être fort brillant. Le prince d'Orange donnait de fort belles soirées à l'ancien hôtel de Spangen, où il résidait; le corps diplomatique était fort nombreux; voici quelle en était alors la composition: l'Angleterre seule avait ici un ambassadeur, le comte de Clancarty. Les autres grandes puissances avaient des envoyés extraordinaires, ministres plénipotentiaires; c'étaient, pour l'Autriche, le comte et la comtesse Félix de Mier, riches seigneurs polonais de la Galicie. La Prusse était représentée par le prince et la princesse Hatzfeld, appartenant à une ancienne et illustre maison, originaire de la Hesse. Pour l'Es-

pagne, le chevalier d'Anduagna, qui ne vint que quelques années après, l'Espagne ne nous envoyant, jusque là, qu'un chargé d'affaires; toutes ces maisons étaient brillantes et donnaient de beaux bals. Le baron de Giese, ministre de Bavière, avait également une maison fort agréable où il se donnait de jolies soirées. La Russie fut plus tard représentée par le comte et la comtesse de Gonrieff, dont la maison fut aussi brillante et animée. Les autres puissances avaient des chargés d'affaires ou ministres, qui n'avaient aucune représentation. Celui de Portugal, le chevalier de Brito, était un homme d'une grande instruction; il avait écrit l'histoire de la Péninsule espagnole; dès l'année 1818, il m'avait parlé de la nullité de l'introduction de la loi salique par Philippe V et de la nullité des

cortès de 1713, à qui l'on n'avait pas permis de voter en assemblée délibérante, mais qu'on avait forcés à envoyer leurs suffrages, isolés et par écrit, à ce monarque. Il m'avait prédit les événements qui arrivèrent à la mort de Ferdinand VII. "Fasse le Ciel, m'avait-il dit, que le roi Ferdinand ait un fils! S'il n'en a pas, on verra arriver de grands événements." Cet hiver-là se réunirent à Bruxelles plusieurs princes allemands; on y vit en même temps le prince et la princesse de Lövenstein, et son frère le prince Constantin, général bavarois, les princes et princesses de Salm-Salm, dont l'aîné était colonel au service du roi des Pays-Bas, et le plus jeune officier dans le régiment des hussards de Borel, deux princes de Croy, l'un aide de camp du roi, l'autre officier dans le même régiment que

prince de Salm, la princesse de Obkowitz, mère de la duchesse Arenberg, et ses deux filles, le duc de Croy et sa mère princesse de Salm-Kyrbourg, qui habitèrent Bruxelles pendant plusieurs années; outre cela, le prince Auguste d'Arenberg, qui, sorti du service d'Autriche comme général-major, était entré comme lieutenant-général au service du roi Guillaume, enfin l'aimable et spirituelle comtesse Eulalie Windisraetz, soeur du prince Windisraetz."

Etant donné que la Cour résidait en Hollande au cours de l'année 1822, le comte de Merode — Westerloo ne peut rien nous raconter sur la vie de la Cour à Bruxelles. Lui-même passe d'ailleurs une grande partie de son temps en France, où notamment il assiste à une audience donnée par Louis XVIII et fait la connaissance de la famille royale de France avant de partir pour le Languedoc, pays d'origine de son épouse.

Vers la fin de l'année, nous le retrouvons dans le pays et vers ce même moment la Cour est également rentrée à Bruxelles.

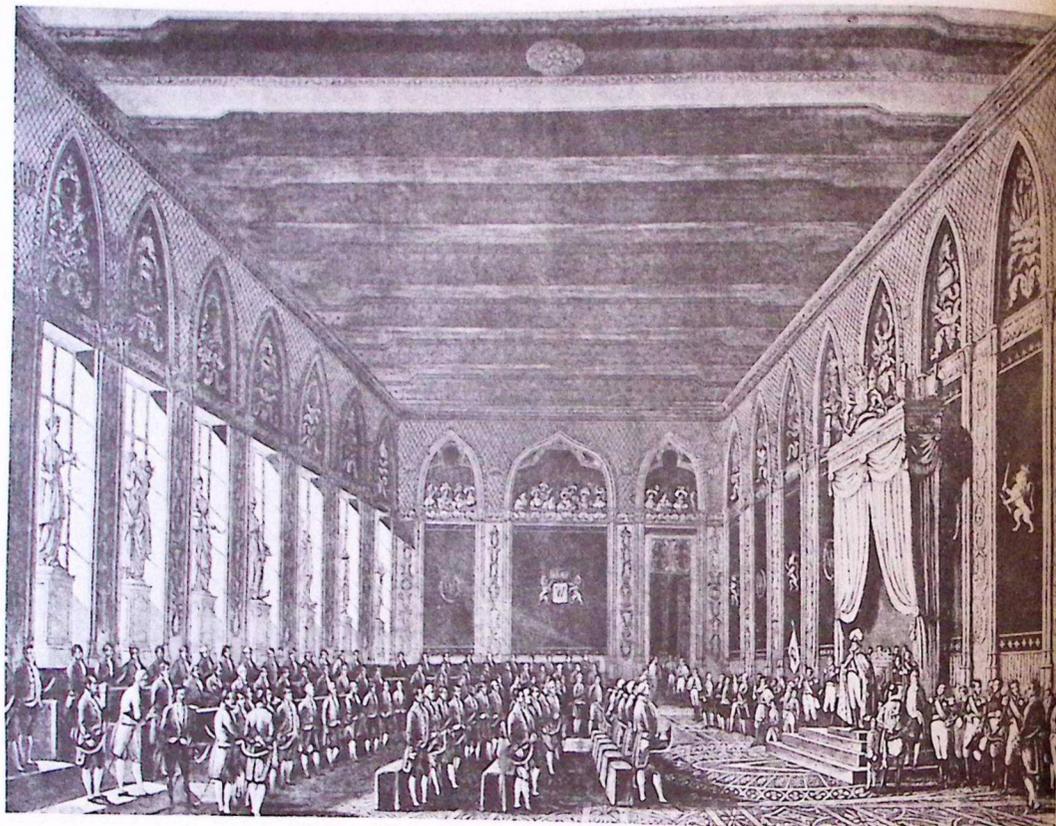
"Au commencement de l'année 1823, le froid devint d'une rigueur excessive; il s'éleva à Bruxelles jusqu'à dix-huit degrés et à Paris jusqu'à quatorze. Le prince Frédéric, qui dînait avec moi à l'hôtel d'Ursel au commencement de février, me dit qu'il n'avait jamais pu obtenir plus de cinq degrés de chaleur dans son appartement. Quelques jours après, le prince d'Orange donna un magnifique bal en costume, dans la salle du Wauxhall, au Parc. Comme ce même bal fut reproduit tout entier dans une fête du même genre, mais beaucoup plus grande et plus nombreuse que donna le roi Guillaume, dix jours après, dans la salle du Théâtre, je me bornerai à donner la description de ce dernier bal. Lorsque j'arrivai dans la salle du Théâtre, plus de treize cents personnes, portant les costumes de tous les peuples connus, se présentèrent à ma vue; plus de six cents personnes remplissaient les loges comme spectateurs. Je portais le costume de la Cour d'Angleterre

sous Elisabeth; ma femme le costume de la Cour de France, sous le règne de François 1er. A huit heures et demie, le son des tambours et des trompettes annonça l'entrée de Leurs Majestés. Le roi, entouré de ses aides de camp de service, ne portait pas de costume; il était en uniforme de lieutenant-général, ne portant qu'un simple domino; la reine avec toute sa maison et celle du roi portaient le costume de la Cour de France sous François 1er. Après l'entrée de la Cour eut lieu l'entrée du prince et de la princesse d'Orange avec leur suite, qui formaient un quadrille et représentaient la Cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et d'Isabelle de Portugal, sa femme. Huit gentilshommes d'honneur, parmi lesquels était mon frère Félix, et huit pages formaient la suite du prince d'Orange; huit dames du palais et huit demoiselles d'honneur formaient la suite de la princesse et composaient ainsi un quadrille de trente-deux personnes.

Le prince et la princesse étaient éblouissants de diamants. Le pourpoint de velours du prince en était parsemé; une rose de diamants brillait à sa toque; des noeuds de diamants ornaient ses souliers. La princesse portait sur la tête un diadème de diamants et d'émeraudes; sur ses épaules, deux grosses émeraudes soutenaient trois rangs de grosses perles, qui retombaient sur le devant du corsage; sa ceinture était formée de diamants et d'émeraudes; une pluie de diamants parsemait sa robe de velours noir et des rosettes de diamants ornaient ses souliers de même étoffe; son cou était orné de trois rangs de gros diamants, d'où s'échappaient dans toutes les directions des rayons pareils. Ce quadrille ouvrit le bal en présence du roi et de la reine. A la suite du quadrille du prince et de la princesse, arriva un quadrille anglais composé de trente-deux personnes. Il représentait les principales catégories de personnages, qui figurent dans le roman célèbre de Walter Scott, intitulé: Ivanhoe. Il était composé de huit Juives en costume national antique, de huit

Saxonnes, huit chevaliers normands et huit esclaves; de plus, ce quadrille avait avec lui, comme personnages détachés, le grand-maître du temple, le chevalier Frontdeboeuf et le berger, ainsi que quelques autres moins notables qui figurent dans ce roman. Aussitôt après le quadrille du prince et de la princesse, celui-ci vint figurer devant Leurs Majestés et tout le quadrille précédent. On ne peut se faire d'idée de l'éclat et de la variété que présentait ce soir la salle du Théâtre, où se trouvait, comme aréole de ces brillants quadrilles, l'indescriptible mélange de plus de treize cents costumes de toute espèce: polonais, hongrois, chinois, canadiens, écossais, cauchois, entre autres ma belle-soeur Félix, espagnols, suisses, etc. etc. et de plus les costumes anciens de diverses monarchies d'Europe. On se serait cru au temps d'un de ces grands conciles généraux, autour desquels se rassemblait du monde de toutes nations. Cette belle fête dura jusqu'à une heure du matin, eut lieu deux fois, et chaque fois le roi Guillaume régala d'un buffet monstre cette immense assemblée. Des tables furent dressées pour Leurs Majestés et le corps diplomatique, pour la Cour et pour les personnages distingués, auxquels les dames du palais firent les honneurs. Rarement, dans toute sa durée, Bruxelles fut témoin d'une aussi brillante fête. Quelques jours après, mon père rentrant un soir à l'heure du souper, dont la vieille tradition s'était conservée fidèlement dans sa maison, trouva à sa place le diplôme de grand' croix du Lion Néerlandais, que le roi lui envoya, comme aussi au duc d'Arenberg, et ainsi se termina la séparation qui s'était établie entre le roi et lui. Lorsqu'il alla remercier le roi Guillaume, ce prince lui dit: "Parce qu'on ne pense pas de même, ce n'est pas une raison pour être brouillé." Depuis lors mon père alla de temps en temps à la cour, particulièrement le jour de la naissance du roi, qui était le 24 août."

C'est surtout à partir de 1825 que commencèrent les difficultés politi-



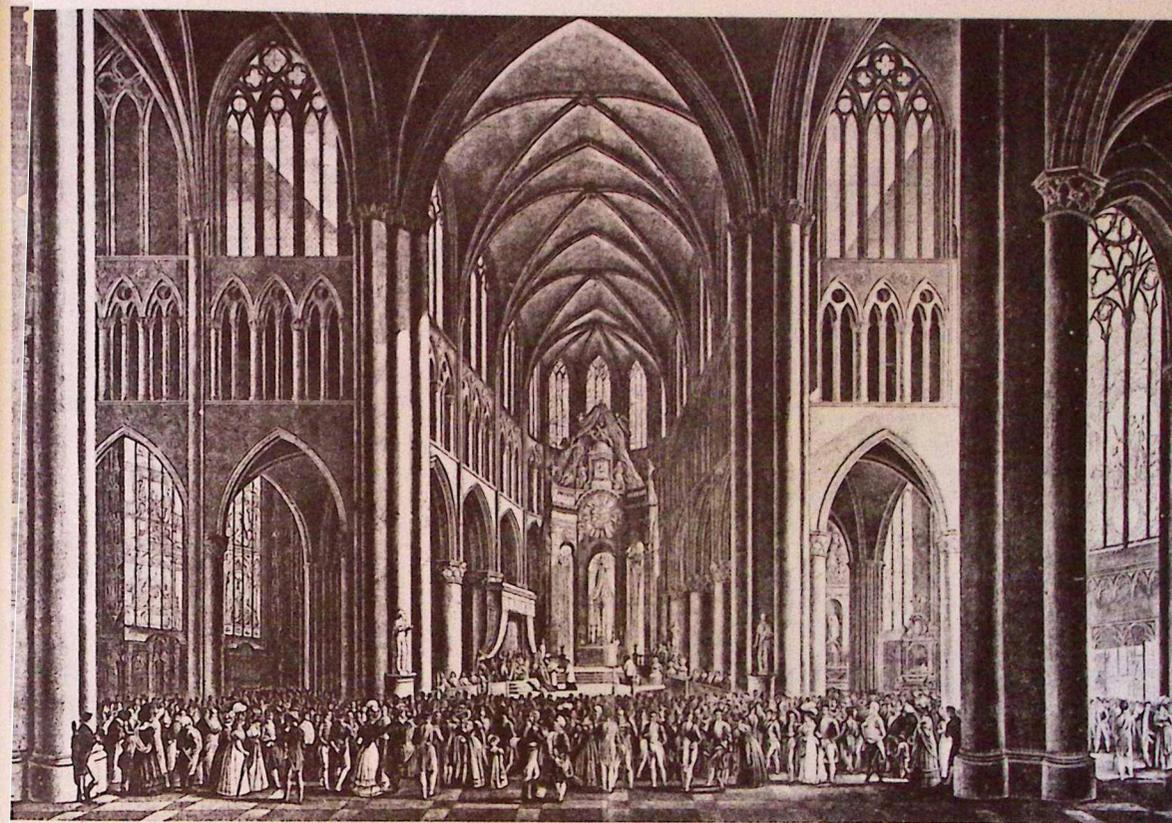
Séance d'ouverture des Etats Généraux, à Bruxelles, par le roi Guillaume 1er, en 1815, dans la salle gothique de l'Hôtel de Ville. Fac-similé d'une gravure d'époque.

ques entre le roi Guillaume et ses sujets belges. Le problème du Concordat — qui n'aboutissait point — et surtout la création d'un séminaire unique étaient à la base de ce différend. Voilà ce que nous raconte le comte de Merode — Westerloo :

"Cette année fut celle d'un grand événement qui commença à ébranler la puissance du roi Guillaume. Ce fut l'établissement d'un collège philosophique de Louvain par ce prince. Ce collège avait pour objet de préparer les jeunes gens qui se destinaient à l'état ecclésiastique, à l'étude de la théologie, mais comme cette instruction leur était donnée indépendamment des évêques, ceux-ci refusèrent de recevoir dans leurs séminaires les jeunes gens qui sortaient de ce collège. D'autre part, le roi défendit d'entrer dans les séminaires sans avoir

passé par ce collège, de sorte qu'au bout de deux ou trois ans les séminaires devaient devenir déserts, ce qui aurait eu pour conséquence infaillible d'éteindre le clergé dans ce pays. En vain le roi Guillaume fut averti des embarras qu'il se préparait par une telle résolution, et des scènes que de semblables mesures avaient amenées sous Joseph II. Le prince de Méan, archevêque de Malines, ayant réclamé contre cette mesure et déclaré qu'il n'admettrait pas les jeunes gens du collège philosophique à l'étude de la théologie, fut menacé d'être cité devant les tribunaux, comme l'avait été le prince de Broglie, évêque de Gand, dont la sentence avait été affichée sur un échafaud entre celles de deux voleurs; mais la haute dignité qu'il occupait, placée à la tête de tout le clergé bel-

ge, sa dignité d'ancien prince régnant de l'Empire germanique, l'appui qu'il avait à Vienne dans la maison des comtes de Wrnba ou Würben, dont l'un était aide de camp général de l'empereur François et ami de ce monarque, empêchèrent probablement ce nouveau scandale, et tout se borna à des menaces du ministre des cultes Goubau, qu'on appelait par plaisanterie le pape, ce dont riait le prince d'Orange." Mais outre la vie politique - qu'il nous permet de suivre - il y a la vie mondaine. Les comtes de Merode, ainsi que leurs parents, Mme de Thiennes sont invités régulièrement. Jetons un coup d'oeil sur l'année 1827, au moment où la Cour résidait à Bruxelles: "Pendant cet hiver et les hivers précédents on dansait au bal du prince d'Orange la danse nationale russe et



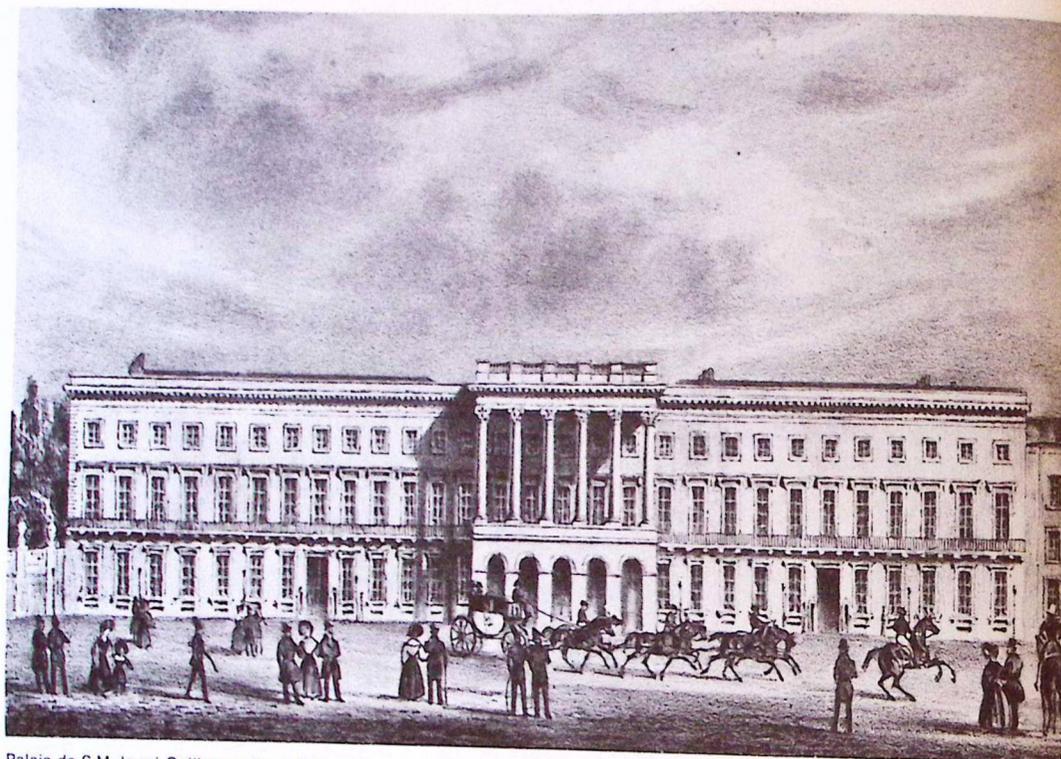
Réception de Guillaume 1er à la Collégiale des Saints Michel et Gudule, par M. Millé, archiprêtre et pléban de la Collégiale (d'après une estampe de l'époque).

polonaise, appelée Mazurka. La princesse d'Orange la dansait avec beaucoup de grâce et de noblesse; c'était toujours le prince d'Orange qui la dansait avec elle. Les trois autres dames étaient les deux comtesses de Hatzfeld, filles du prince de Hatzfeld, ministre de Prusse, et Mme la comtesse de Berlaumont Bormainville, qui était Russe et avait embrassé la religion catholique romaine. Cette espèce de quadrille était charmant à voir. Si je m'en souviens bien, les danseurs étaient les deux princes et deux personnes de la légation russe. Vers le printemps, le prince héritaire d'Orange ayant atteint l'âge de dix ans, le roi Guillaume le nomma colonel honoraire et lui conféra la grande croix de l'ordre du lion Néerlandais. Pour célébrer ce jour, le prince et la princesse d'Orange don-

nèrent un bal d'enfants, où fut invitée ma fille, qui était alors dans sa septième année. Le roi et la reine, ainsi que l'électrice de Hesse, princesse de Prusse, soeur de la reine, et la princesse Caroline de Hesse, fille de l'électrice, étaient à ce bal. La princesse d'Orange avec sa bonne grâce ordinaire ouvrit le bal avec son fils; sous un dais étaient les fauteuils du roi et de la reine. Vers le milieu du bal, l'électrice de Hesse vint m'adresser la parole. Elle me demanda des nouvelles de ma mère, qu'elle avait vue à Berlin, me parla de sa belle voix et me dit plusieurs choses aimables pour elle. La princesse Caroline fut aussi très polie, et je leur présentai ma fille qui dans ce moment me tenait par la main. Voulant reculer pour faire place à ces princesses, j'appliquai le talon sur le

pied d'une personne qui était derrière moi. Quelle fut ma surprise en me retournant pour lui faire des excuses, de voir le roi Guillaume lui-même! Les excuses étaient commencées; je n'eus qu'à les achever en y ajoutant une profonde révérence et la nécessité de faire place à Mme l'électrice, en faveur de laquelle je priai Sa Majesté de me pardonner. Le roi accueillit tout cela avec beaucoup d'indulgence, ne montrant pas la moindre impatience, et me dit quelques mots d'intérêt sur la santé de mon père. Vers onze heures du soir la musique de la garnison vint donner une sérénade au nouveau et jeune colonel qui alla les recevoir au pied de l'escalier, puis le bal finit vers minuit."

Mais outre la vie mondaine, il y avait la vie politique. Le ciel s'assombrit et



Palais de S.M. le roi Guillaume 1er, à Bruxelles.

le comte note :

“Vers ce temps-là aussi commença à se manifester aux chambres et au dehors d’elles, une opposition plus forte au gouvernement et surtout au ministre Van Maanen. Les procès de presse multipliés à l’excès, les amendes et les réclusions prononcées contre les libéraux comme contre les catholiques prédisposèrent les premiers à ne plus regarder comme un triomphe les vexations infligées aux seconds, et même à se réunir à eux pour entreprendre de mettre un terme à l’arbitraire, qui, sous la forme apparente d’une constitution, régissait le royaume depuis son origine. Ainsi se préparaient les événements qui devaient ouvrir l’année suivante.”

Au début de 1829 la vie politique devient très mouvementée. Les catholi-

ques ont organisé une pétition pour obtenir une amélioration de l’enseignement catholique, tandis que les libéraux ont fait de même pour obtenir la liberté de la presse. Le récit en est des plus intéressants, de sorte que nous allons nous y arrêter plus longuement et laisser parler notre témoin oculaire :

“Au mois de janvier 1829 je reçus un matin la visite du vicomte Vilain XIII et de M. de Robiano de Borsbeek. Ils m’apprirent que vers la fin de l’année précédente une pétition sur les intérêts commerciaux avait été présentée aux chambres, d’après ce qu’autorisait la loi fondamentale, qui n’interdisait que les pétitions en nom collectif, mais permettait les pétitions individuelles, sans limiter le nombre de signatures. MM. Vilain XIII et de Robiano me lurent un mo-

dèle de pétition qu’ils avaient dressée pour obtenir par les chambres la liberté de l’enseignement. Ce modèle était conçu dans des termes fort simples et fort modérés, mais qui faisaient ressortir fermement la déplorable situation de l’enseignement catholique dans le royaume. Car non seulement tous les établissements publics d’enseignement catholique étaient annulés, sans en excepter même les séminaires épiscopaux que fermait la nécessité de passer par le collège philosophique, mais même les pensions particulières étaient supprimées, et la dernière d’entre elles venait d’être fermée à Liège. Ils me demandèrent si je trouvais quelque difficulté à signer cette pétition; n’en voyant aucune dans la législation existante, je répondis que je ne ferais pas de difficulté d’y met-

tre ma signature, et comme ils me demandèrent s’ils obtiendraient celle de mon père, je leur conseillai de s’adresser à ma mère, ce qui était la meilleure manière de parvenir jusqu’à lui.

Effectivement le lendemain il se décida à signer la pétition à la tête de laquelle son nom fut placé. En la signant il dit à M. Vilain XIII: “Voici une démarche qui peut avoir des suites incalculables, je connais ce pays; je me rappelle ce qui s’y est passé en 1789.” Cette pétition ne tarda pas à se couvrir d’un tel nombre de signatures, qu’il monta rapidement jusqu’à 80.000; mais dans ces entretiens il s’était présenté une difficulté.

Les libéraux voulaient bien signer la pétition pour la liberté de l’enseignement, mais ils y mettaient pour condition, que les catholiques signent une pétition pour la liberté de la presse. On avait même fait une capture dans laquelle on représentait la comtesse douairière de Robiano debout devant un grand nombre de rouleaux de pétitions pour la liberté de l’enseignement, rouleaux qui s’élevaient du plafond jusqu’à terre, tandis que devant elle était une pétition pour la liberté de la presse et que l’aumônier de ma mère, debout près d’elle, lui disait: “Signez, chère comtesse, signez, autrement ils ne signeront pas.”

“Cependant ces deux questions analogues furent résolues de la même manière, et les catholiques signèrent la pétition pour la liberté de la presse, comme les libéraux signèrent la pétition pour la liberté de l’enseignement. Il y eut une réunion chez M. le comte Vilain XIII, composée des principaux catholiques et libéraux, dans laquelle il fut résolu que deux catholiques et deux libéraux iraient expliquer à S.A.R. le prince d’Orange ce qui s’était passé relativement aux pétitions autorisées par la loi fondamentale; car Son Altesse Royale avait fait peu auparavant une visite à Mme Vilain XIII, où ce prince s’était expliqué avec quelque véhémence sur les pétitions, mais Mme Vilain XIII lui ayant répondu avec calme, le prince, qui était naturellement doux

et conciliant, s’était bientôt radouci et l’avait quittée amicalement.

J’étais un des deux catholiques qui devaient se rendre chez Son Altesse Royale; mais pendant la nuit on changea d’avis et l’on décida que pour éviter toute apparence d’éclat on ne se présenterait qu’individuellement chez le prince; d’ailleurs il venait de tomber une nouvelle condamnation pour affaires de presse sur un des deux libéraux dont il s’agissait, et il devait se rendre le surlendemain en prison.

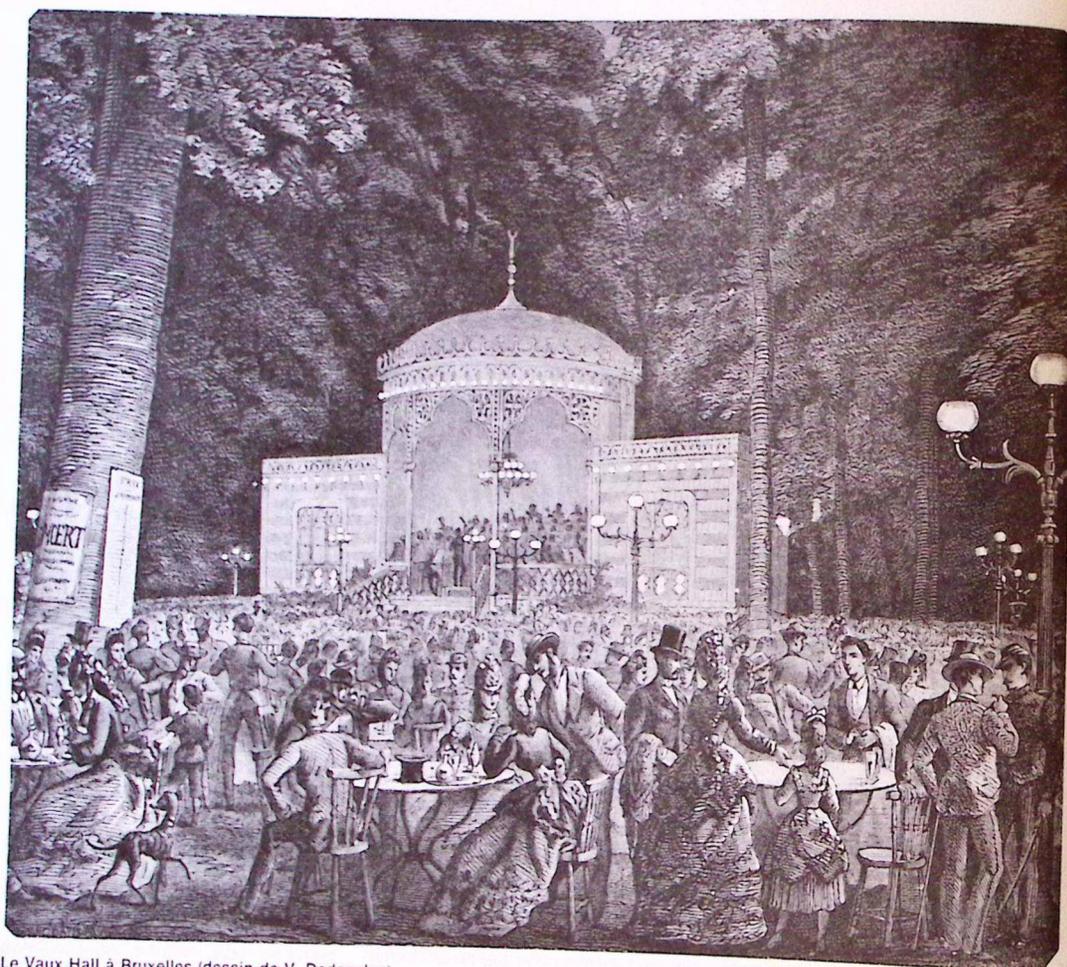
Le lendemain il y eut une nombreuse soirée chez Mme Vilain XIII, et son Altesse Royale y vint avec ses manières gracieuses habituelles. Lorsque le prince m’aperçut dans un second salon où j’étais avec quelques hommes, il vint droit à moi, et me tirant à part, il me dit: “M. de Merode, je voudrais avoir un entretien avec vous sur ce qui se passe maintenant. A quelle heure pourrais-je vous voir demain?” — Je lui répondis: “Je suis aux ordres de Votre Altesse Royale, et l’heure qu’elle voudra bien m’indiquer sera la mienne.” — “Eh bien onze heures,” dit le prince. Je lui fis la révérence et nous nous séparâmes. Le lendemain à onze heures j’arrivai dans le salon d’attente du prince, et, après quelques instants d’entretien avec ses aides de camp, je fus introduit dans son salon. Son Altesse Royale, en uniforme de lieutenant général et décorée de ses ordres, était debout appuyée sur la cheminée.

J’étais en habit noir, dit à la française, ce qui était d’usage à cette Cour lorsqu’on n’exerçait point de fonction dans l’Etat.

Cette audience étant du plus grand intérêt quand on s’intéresse à la vie politique d’antan, nous avons tenu à en donner le récit en extenso.

Son Altesse Royale vint au devant de moi et me dit: “Je suis bien aise de vous voir et de vous parler de ce qui arrive maintenant. Pourquoi donc ne vous êtes-vous pas adressé au roi dans votre pétition? Il est le chef de l’Etat et le père de son peuple.” — Je lui répondis: “Votre Altesse Royale aurait raison si sa pensée n’avait été

suivie; déjà M. le prince de Méan, l’internonce du Pape, les Etats Provinciaux du Brabant septentrional se sont adressés au roi pour le même objet. Votre Altesse Royale sait comme moi quel a été le résultat de ces démarches; comment nous, simples pétitionnaires, aurions-nous pu espérer faire plus d’impression sur l’esprit du roi, que les personnages constitués en dignités?” — “Vous voulez donc devant l’Europe compromettre le roi vis-à-vis des chambres?” — “Je ne pense pas, Monseigneur, que ce soit compromettre le roi lorsqu’on use d’un droit écrit dans la loi fondamentale et que (Votre Altesse Royale le sait bien) les Belges ne se sont point donné. Ne pensez pas, je vous prie Monseigneur, qu’il y ait opposition à la maison de Nassau parce qu’elle ne professe point la religion catholique. Depuis un siècle la maison de Saxe professe la religion catholique au milieu d’un peuple tout protestant, et n’a cessé d’y obtenir respect et attachement; en agissant de même en Belgique, la maison de Nassau y obtiendra les mêmes sentiments.” — “J’ai toujours estimé les catholiques; dans ma jeunesse j’ai reçu des leçons d’un religieux de l’abbaye de Fulde que mon père avait reçue en indemnité, et j’en ai toujours été fort content; de là, j’ai passé en Espagne et en Portugal, que l’on cite comme les pays les plus catholiques de l’Europe, et j’y ai toujours trouvé un esprit d’ordre et de paix.” — “Je ne suis pas étonné des bontés de Votre Altesse Royale pour les catholiques; elle se rappelle assurément que pendant sept siècles, ses ancêtres ont trouvé parmi les catholiques leur gloire et leur appui, que ce furent les catholiques qui élevèrent Adolphe de Nassau sur le premier trône du monde, comme défenseur de l’Eglise Romaine, et que l’histoire nous montre plusieurs personnages de votre illustre maison sur les sièges les plus brillants de notre Eglise.” — Le prince me regarda en silence. — “Je ne pense pas m’être avancé témérairement en rappelant à Votre Altesse Royale les plus beaux titres de gloire de son il-



Le Vaux Hall à Bruxelles (dessin de V. Dedoncker)

lustre maison." — "Prenez garde à votre liaison avec les libéraux, elle vous mènera plus loin que vous ne le pensez." — "Monseigneur, les catholiques ont des principes fixes qui empêchent qu'ils ne soient menés plus loin qu'ils ne pensent; quant à notre union avec les libéraux, il me semble que le gouvernement ne peut la blâmer, lorsque pendant quinze ans il s'est appuyé sur eux seuls." — "Etes-vous bien sûrs de votre droit de former cette pétition?" — "Votre Altesse Royale se rappellera que la loi fondamentale ne nous interdisait que les pétitions en nom collectif."

— "Je suis bien aise de m'être entretenu avec vous. Je vois que vous n'avez point de mauvaises intentions." — "Je remercie Votre Altesse Royale de la bonté avec laquelle elle veut bien m'accueillir et de la justice qu'elle veut bien rendre à des demandes qui n'ont rien, ce me semble, d'incompatible avec la loi fondamentale de ce royaume." Sur cela Son Altesse Royale me congédia avec la même bienveillance qui avait préludé et présidé à cet entretien. Quelques jours après cette conférence, les pétitions furent présentées à la seconde chambre des

Etats-Généraux; les débats furent vifs et animés; Messieurs de Gerlache, Surllet de Chokier, de Secus, de Stassart, Lehon et autres orateurs belges soutinrent les pétitions et furent appuyés par Messieurs de Sas Van Isselt et Luyben, catholiques du Brabant septentrional; cinq autres membres marquants néerlandais, parmi lesquels Messieurs Luzac et Corverhoofd, se joignirent aux Belges qui formèrent une majorité. La seconde chambre recommanda donc les pétitions à l'attention du gouvernement. Le résultat de cette étonnante victoire fut la nomination de

plusieurs évêques respectables au lieu de quatre ou cinq ecclésiastiques sans mérite que le gouvernement voulait faire promouvoir à l'épiscopat, et une ordonnance royale qui rendit facultatif le collège philosophique, d'obligatoire qu'il était. Voilà tout ce que l'on obtint alors; l'absence d'établissements d'éducation catholique, les certificats de capacité et la multitude de procès de presse continuèrent. Catholiques et libéraux étaient donc encore bien loin du but de leurs démarches. La séparation des chambres suspendit alors les démarches ultérieures."

Avec la clôture de cette année parlementaire s'endort quelque peu la vie politique. L'année 1830 amène pour le Comte de Merode — Westerloo le décès de son père. Comme le comte Charles Guillaume de Merode — Westerloo a joué un rôle éminent dans tous les gouvernements qui se sont succédé depuis la fin du XVIIIe siècle, nous cédonns une fois de plus la parole à son fils Henri:

Dès le commencement de cette année, les plus graves accidents annoncèrent le danger de mon père qui mourut le 18 février, dans la soixante-huitième année de son âge, étant âgé le 16 septembre 1762. Il vit la mort avec patience et soumission à Dieu; il s'y prépara par les sacrements de l'Eglise. Il avait été, comme le maréchal de Westerloo, son grand-père, cinquante-sept ans chef de sa maison, ayant perdu son père à l'âge de dix ans. Sa vie avait été une suite de vicissitudes; capitaine autrichien à vingt ans, il avait été à vingt-cinq ans ministre plénipotentiaire de Joseph II à La Haye; à vingt-huit, membre du congrès belge de 1790, comme député de l'état noble du Hainaut; en 1795, le roi de Prusse Frédéric Guillaume II, qui le reçut à sa cour de la manière la plus gracieuse lorsqu'il eut acheté en Prusse la seigneurie de Wettin, lui envoya la patente de grand chambellan, avec faculté d'en faire usage ou non, selon que cela conviendrait à sa position vis-à-vis de la république française. En 1804, il assista comme président de canton



La Comtesse Henri de Merode-Westerloo, née Louise-Jeanne de Thésan (1797-1862). Tableau faisant partie de la collection des Princes de Merode-Westerloo, à Westerloo.

au couronnement de l'empereur Napoléon. En 1805, il fut nommé maire de Bruxelles par l'empereur, qui le nomma sénateur de l'Empire en 1809.

En 1814, il fut vice-président du conseil privé sous le gouvernement provisoire du prince d'Orange, en 1815, grand maréchal de la Cour du nouveau roi Guillaume 1er et, en 1823, grand croix de l'ordre du lion néerlandais; ainsi il fut successivement autrichien, belge, prussien, français, belge et néerlandais.

Une telle série suffit pour montrer l'agitation dans laquelle se passa sa

vie; au milieu d'une telle suite de tempêtes il sut gouverner son vaisseau avec prudence et diriger sa famille avec succès pendant sa longue et difficile carrière. Après un service funèbre convenable au rang élevé qu'il avait occupé dans le monde, son corps fut transporté dans un char funèbre drapé de noir et attelé de quatre chevaux noirs, drapés et caparaçonnés de même, à la sépulture de son père et de sa mère, dans l'église d'Everberg. A la tête du cercueil était placé un coussin de velours cramoisi frangé d'or, qui portait sa couronne de prince de Rubempré



Les gardiens du Parc de Bruxelles en 1825.

rois villages voisins dans la vallée de la Ghête...

Sainte-Marie-Geest Saint-Jean-Geest Saint-Remy-Geest

par Robert ENGELS

Il y a trois villages voisins installés paisiblement dans la vallée de la Grande Ghête avec, au bout de leur nom, une finale semblable : Sainte-Marie-Geest, Saint-Jean-Geest et Saint-Remy-Geest. Tous ces prénoms n'annoncent pas nécessairement les patrons des paroisses respectives. A Saint-Jean-Geest, l'église est dédiée à Saint Georges ; à Sainte-Marie-Geest, elle l'est à Saint Pierre et Vierge n'y est que patronne secondaire). Saint Remy, par contre, parle sur les paroissiens de Saint-remy-Geest. Ce n'est d'ailleurs qu'au XIII^e siècle que des noms de saints ont permis à reconnaître les trois "Geest" entre Jodoigne et Zéud-Lumay.

Les toponymistes ou autres étymologistes n'ont pas toujours été d'accord quant à l'origine du nom de "Geest". Pour les uns, le nom de Geest provient de la forme flamande du nom de la Grande Ghête ; pour d'autres, il viendrait d'un vieux mot flamand qui signifie terrain élevé, sablonneux, stérile ; certains, enfin, rapprocheraient Geest - hypothèses peu plausibles — des mots geest, hôte ou geest, esprit.

Ces noms trop longs ont été raccourcis par le langage populaire par les gens de l'endroit : on est de Jean, Re-

my ou Marie "Geest" (on prononce "Jai"). Si la forme actuelle prévaut de nos jours, Geest-Saint-Jean et Geest-Saint-Remy furent attestés jusqu'au siècle dernier.

On suppose que l'ensemble des trois "Geest" a dû former très anciennement un grand domaine à en juger par les patronymes primitifs.

Déjà une fusion

Depuis leur création — Saint-Jean-Geest dans la plaine et Sainte-Marie-Geest sur les bords de la Grande Ghête — chacun resta indépendant, mais un décret impérial daté de l'année 1811 unit les deux villages administrativement. C'était déjà une fusion avant la lettre.

Aujourd'hui, bien que faisant partie intégrante de l'entité Jodoigne, ils sont toujours séparés par la Nationale 21 (Tirlemont-Charleroi), ce qui offre la possibilité à chaque communauté de garder adroitement ses traditions, ses fêtes, son folklore...

Les annales se réduisent à quelques faits mais un épisode de l'histoire nous apprend qu'au mois d'août 1466, lorsque le duc Philippe de Bourgogne fit marcher ses troupes contre la ville de Dinant, il y eut à Saint-Jean-Geest des désordres très

graves. Les hommes d'armes du duc pillèrent la grange à la dîme et l'endommagèrent à tel point qu'il n'y resta plus de porte, de sorte que plusieurs habitants pauvres de la localité allèrent aussi y prendre du blé. Les soldats obligèrent ces malheureux, sous menace de les rouer de coups, à arracher et couper des haies, dont les débris servirent à allumer le feu des bivouacs. A vrai dire, ce n'était pas la première querelle qui s'élevait au sein des bandes disciplinées de Philippe.

Aucune des deux sections ne renferme cependant un domaine seigneurial. Les industries y ont été plutôt rares : en 1686, on signale une brasserie, à Saint-Jean-Geest ; dans les prairies communales, un moulin à wesdre (en activité jusqu'en 1488). Sainte-Marie-Geest a vu s'établir, en 1838, une filature de lin abritée dans un moulin à eau le "Moulin Maisin", un très vaste bâtiment de 15 mètres de haut sur 15 mètres de profondeur, qui fut détruit par un incendie en 1911. Deux brasseries et six petits ateliers de tisserands fonctionnaient encore au siècle dernier.

Tout ce territoire de la vallée de la Ghête est une vaste plaine légèrement ondulée. Le sol y est argileux, sablonneux, pierreux. Cette situation

et sa grande décoration du lion néerlandais. Pour la dernière fois à la mort de mon père, les carrosses furent drapés de noir pendant six mois. La révolution de 1830, qui survint six mois après, mit fin à cet antique usage.

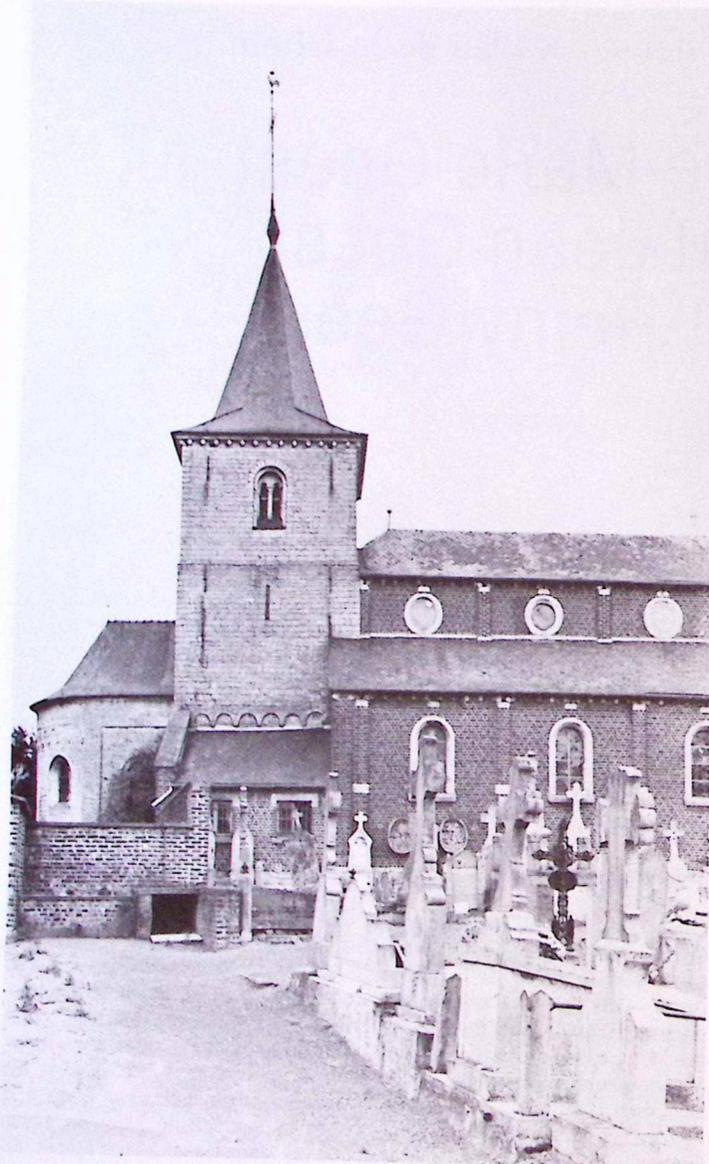
Dans le courant de l'été, nous fîmes une tournée avec mes frères dans les terres de mon père. Revenant à Bruxelles, nous vîmes la magnifique exposition de l'industrie qui avait lieu cette année-là. Des arcades étaient dressées dans la grande allée du parc pour l'illumination le 24 août, naissance du roi. Depuis plusieurs jours il courait des bruits vagues sur une révolution ; les journées de Paris

venaient d'avoir lieu ; Charles X était tombé du trône et M. le duc d'Orléans venait d'y être élevé sous le nom de Louis-Philippe, dénomination inusitée en France, par laquelle on avait voulu éviter également les noms de Louis XIX et de Philippe VII qui continuaient l'ancienne royauté, et ceux de Louis I^{er} et de Philippe I^{er}, qui y mettaient fin. Le 25 août au soir, nous revenions d'avoir fait une visite à la princesse de Stolberg, soeur de la prétendante d'Angleterre. En passant au parc où régnait une profonde tranquillité, je disais à ma femme : "Où sont donc tous ces bruits de révolution dont on nous menaçait pour aujourd'hui ?"

Pendant ce temps-là, on s'assemblait sur la place du théâtre pour aller ravager la maison de Libri Bagnano, et, pendant la nuit, on mit le feu à la maison du ministre Van Maanen." Eh bien oui, c'était la révolution ! La période hollandaise était clôturée. Mais tout cela forme une autre page de notre histoire !

Notes

- (1) Voir notre étude sur le Palais Royal de Bruxelles dans le n° 3/1981 de la revue Brabant.
- (2) Comte H. de Merode — Westerloo — "Souvenirs" Bruxelles 1846 — chez Ch. J.A. Creuse.



L'Église Saint-Pierre, à Sainte-Marie-Geest, se caractérise par sa tour romane de la seconde moitié du XIIe siècle et son chœur du milieu du XIIIe siècle.

est partiellement classée grâce à sa petite tour romane d'avant-choeur de la deuxième moitié du XIIe siècle et le chœur du milieu du XIIIe siècle. Les trois nefs néo-classiques en briques ont remplacé la nef d'origine en 1887.

Saint-Remy-Geest, au coeur de la pierre blanche

Dans le cas particulier de Saint-Remy-Geest, la très grande majorité des bâtiments existants utilisent largement la pierre de Gobertange. Ils ont acquis leur aspect actuel dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle, appelée époque classique. Ici, nous sommes au coeur de la pierre blanche car Saint-Remy-Geest formait, il y a une bonne centaine d'années, avec Mélin et Lathuy, le berceau de l'extraction et de la taille de ce minerai.

Situé à flanc de coteau, l'habitat se concentre surtout autour de l'église Saint-Remy. L'homogénéité et la tranquillité des constructions s'articulent très bien au paysage. La rue d'En Bas, par exemple, est demeurée pratiquement inchangée depuis 150 ans, ce qui offre un caractère très esthétique.

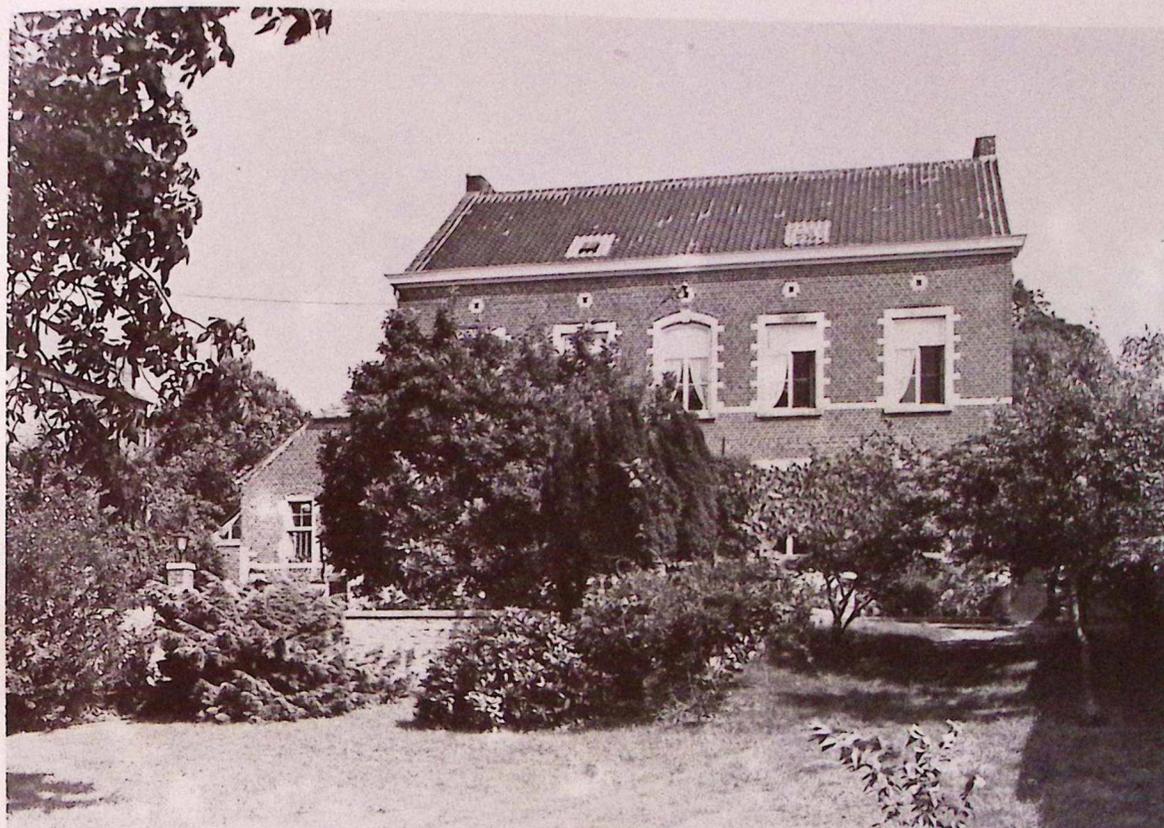
Le passé le plus ancien du village reste assez mal connu. Des fouilles effectuées par les Musées Royaux du Cinquantenaire au début du siècle, ont permis d'attester la présence d'un habitat néolithique aux environs de la ferme de Chebais aux confins de Jodoigne et Saint-Remy-Geest.

Saint-Remy-Geest lui-même doit attendre jusqu'en 1034 pour être mentionné pour la première fois. L'abbaye liégeoise de Saint-Laurent qui, lors de sa fondation avait reçu de l'évêque Réginard le domaine de Saint-Remy, le plaça sous la protection des comtes de Louvain (futurs ducs de Brabant) par le jeu de l'avouerie. Affranchi de toute servitude au XIIIe siècle, moyennant un cens annuel à verser au duc, le domaine ne comprenait pas le hameau de Geneville, fief du duc de Brabant, seigneurie toujours aux mains de propriétaires laïques possédant

au milieu de champs fertiles a engendré, au fil des siècles, la construction de vastes et belles fermes en briques et pierres blanches.

Erigée au mois d'avril 1870 suivant les plans de l'architecte nivellois Coulon, l'église néo-classique de Saint-Jean-Geest ne présente aucun

aspect particulier: une haute flèche octogonale surmonte la tour pour laquelle, avec la façade, on s'est servi de pierres de France et de Gobertange. Sa consœur de Sainte-Marie-Geest, par contre, se montre sous un angle plus attachant. Réalisée en trois étapes, cette bâtisse modeste



Saint-Jean-Geest : l'ancienne cure, occupée, de nos jours, par des religieuses, est précédée d'un beau jardin où croissent diverses essences arborescentes.

administration et juridiction propres. Au XVIIe siècle, Saint-Remy-Geest devint une seigneurie distincte lorsque les souverains espagnols engagèrent puis vendirent les juridictions qu'ils y possédaient. Un des multiples propriétaires ultérieurs, issu de la noblesse espagnole, don Diego de Borques ou Bohorques, reçut, pour services rendus, le titre de comte de Saint-Remy pour lui et ses successeurs.

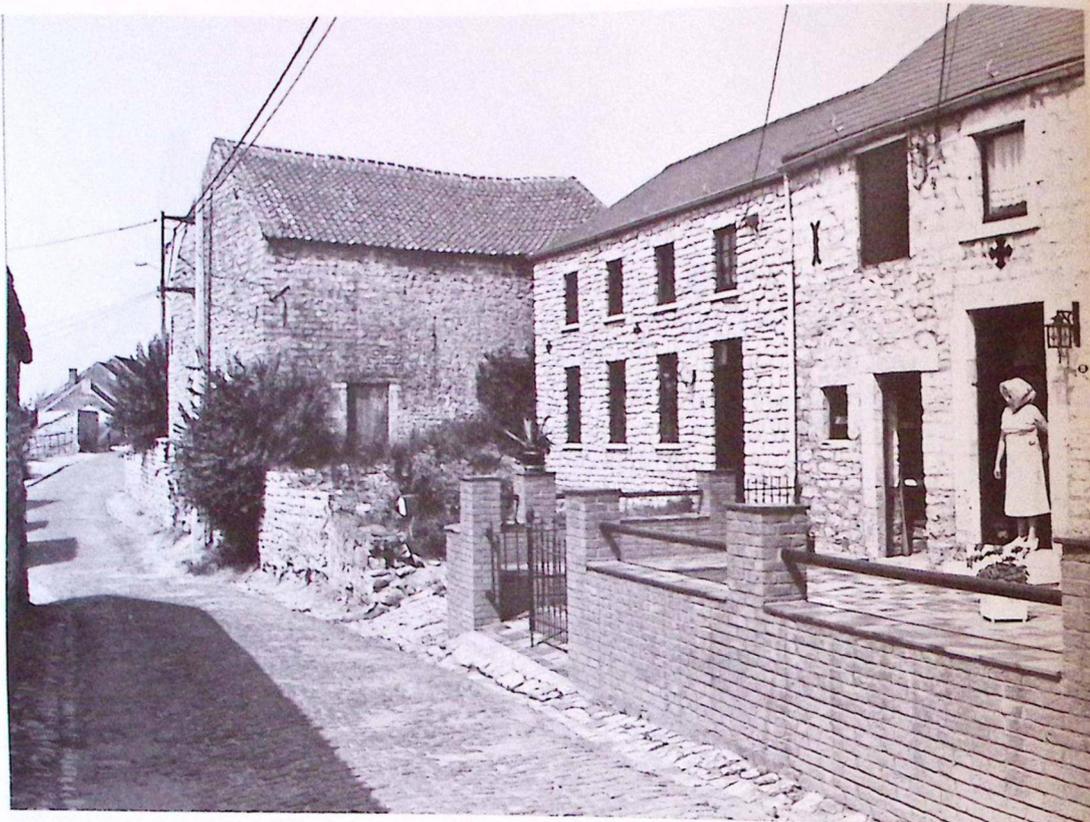
Lorsque le 18 mai 1666 l'évêque de Namur visita l'église Saint-Remy, il la trouva dans un état satisfaisant. Près de cent ans plus tard, le temple se trouvait dans un état complet de délabrement. La précipitation de l'abbé de Saint-Laurent de le reconstruire fut si grande qu'elle mena à un procès au conseil de Brabant. Le plan d'un nouvel édifice fut approuvé

par une sentence du 28 août 1760. La communauté ne tarda cependant pas à réclamer contre certains détails de la construction et un accord qui fit droit aux plaintes des habitants (le chœur trop petit, ouverture de chaque côté d'une fenêtre supplémentaire, un jubé devait être installé au-dessus du portail, on demanda une flèche octogonale) fut conclu en 1768.

Plantée sur une butte et datée au chevet de 1768, l'église actuelle présente une mince tour à trois étages flanquée de l'amorce d'une tourelle pentagonale au Nord, nef de quatre travées et chœur plus étroit s'achevant sur une abside à trois pans. Une belle pierre tombale Renaissance se découvre contre le flanc de la tour. De vocation principalement agricole, le village possédait deux moulins à

eau. Le "Noir Moulin", attesté dès 1278 pour lequel le domaine ducal de Brabant payait un cens annuel à l'abbaye Saint-Laurent de Liège, fut abandonné à partir de 1452. A l'extrémité Est du village se découvre le Moulin de Genville, ancien moulin banal tenu longtemps par les sires de Mélin, transformé en 1843 de pressoir à huile et de batterie de chanvre en moulin à farine et classé depuis 1978 sur proposition de la Commission Royale des Monuments et des Sites.

Affermé en 1278 et plus exploité depuis 1947, le moulin est constitué d'un ensemble de bâtiments bien proportionnés situés autour d'une cour carrée et pavée qui se compose de l'ancien corps de logis, de la salle des machines à plusieurs niveaux, de la grange, des dépendances, d'un



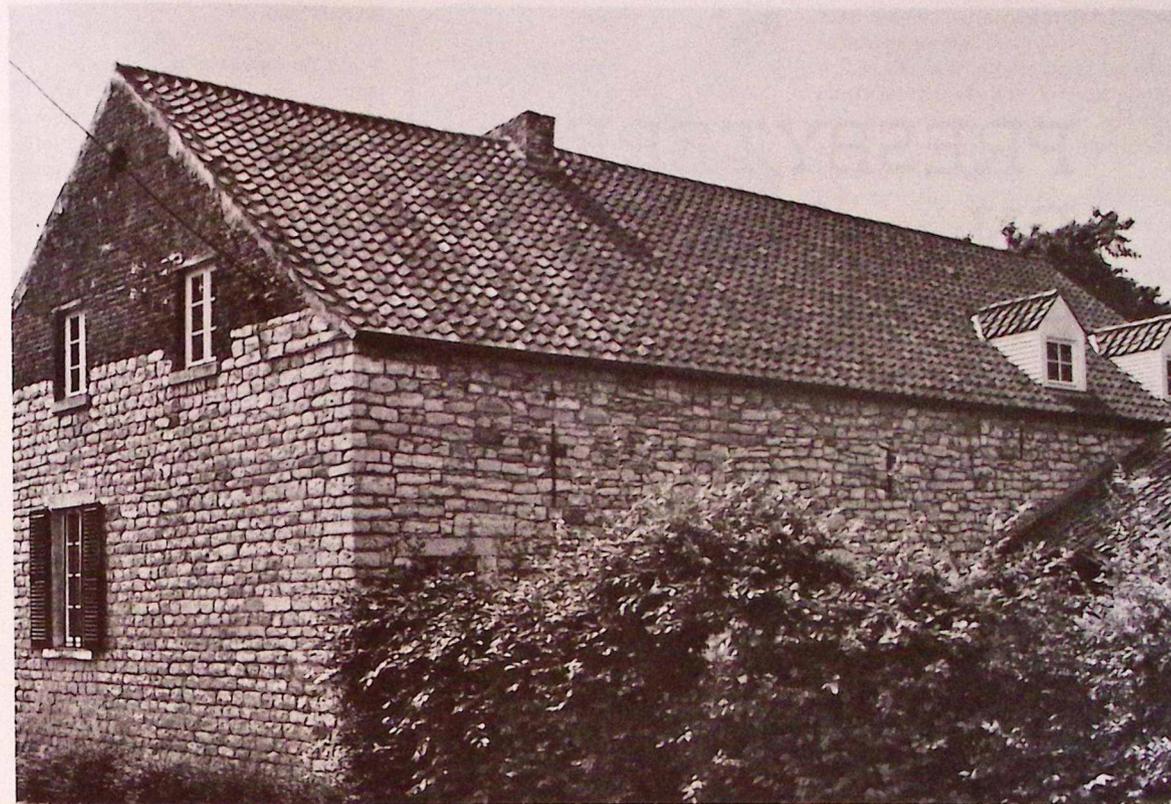
Saint-Remy-Geest: la pittoresque rue d'En Bas est demeurée pratiquement inchangée depuis 150 ans.

Panorama de Saint-Remy-Geest.



fournil, d'un portail d'entrée, d'un bief et d'un petit bâtiment abritant la roue à aubes. A l'intérieur, la machinerie est toujours en état de marche. Le moulin a été adroitement restauré en 1972.

Un marais jouxtant les terrains entourant le Moulin de Genville a fait l'objet d'une mise en réserve naturelle de la part des "Réserves Naturelles et Ornithologiques de Belgique". Cette réserve naturelle offre quatre aspects très différents: une peupleraie; une bande à frênes, charmes, noisetiers et aulnes; une petite bande vestige d'aulnaie à *Alnus glutinosa* et enfin le marais proprement dit qui présente une valeur du point de vue floristique et qui abrite, entre autres, une remarquable station de prêles (*Equisetum fluviatile*). Tout com-



Saint-Remy-Geest: le Moulin de Genville, classé en 1978, est constitué d'un ensemble de constructions bien proportionnées, qui ont fait l'objet d'une adroite restauration en 1972. Notre document montre le bâtiment abritant la machinerie qui est toujours en ordre de marche.

Saint-Remy-Geest: à proximité du Moulin de Genville, jouxtant des terres vouées à la culture, s'étend une réserve naturelle d'un grand intérêt tant sur le plan botanique qu'ornithologique.

me les plantes, les oiseaux y sont bien représentés: plus de nonante espèces y furent observées dont une fauvette aquatique, la Bouscarle de Cetty, très rare en Brabant, le rale d'eau et le passage d'une cigogne en octobre 1976.

Bibliographie

- Tarlier J. et Wauters A., Géographie et histoire des communes belges, 1859-1882.
- Ministère de la Culture française, Le Patrimoine monumental de la Belgique, Arrondissement de Nivelles, 1974.
- Service de recherches historiques et folkloriques de la Province de Brabant "Les Moulins du Brabant", 1961.
- Chez Nous, Bruxelles, 1980.



PRESBYTERES EN BRABANT 15

par Yvonne du JACQUIER,
Archiviste honoraire de
Saint-Josse-ten-Noode.



Beauvechain: Le presbytère est une belle demeure du XVIIIe siècle dont le toit est agrémenté d'une lucarne à volutes.

BEAUVECHAIN

Place Communale, 8

La cure, l'église, la maison communale forment, avec la bibliothèque paroissiale, un ensemble fort harmonieux qui cerne une vaste place publique. Il n'y a guère, un bel arbre en marquait encore le centre; son emplacement reste visible. En cette période où l'on essaie d'humaniser les sites, il serait souhaitable que des édiles avisés y replantent un hêtre ou un marronnier qui, dans quelques décennies, ferait la joie des passants.

Le presbytère est situé au fond de la place. C'est une belle demeure du XVIIIe siècle, avec deux ailes en retour réunies par un mur et un porche à rue. Le toit en bâtière recouvert d'ardoises est agrémenté d'une lucarne à volutes. L'ensemble est chaulé de blanc.

Un frêne imposant déploie ses branches souples à l'angle droit du grand jardin. Un anneau encastré dans le mur rappelle le temps où les visiteurs venaient à cheval.

L'ECLUSE

A côté de l'église

Un jardin plein d'hortensias roses et de glaïeuls précède la maison construite au début du XIXe siècle. L'appareil est de briques avec chaînages de pierre. Les fenêtres sont rectangulaires, mais la porte cintrée est inspirée du style Empire.

Le village est situé sur le Schoorbeek; son nom lui viendrait d'une petite écluse qui s'y serait trouvée jadis. La limite linguistique est toute proche; il advient d'ailleurs que, dans les environs, on emploie le toponyme Sluis au lieu de L'Ecluse.

MELIN

Près de l'église

Ravissante petite cure à un niveau et demi; primitivement, elle n'en comptait qu'un seul; l'étage fut ajouté au



Mélin: la cure est une ravissante construction à laquelle on accède par une jolie porte en plein cintre surmontée d'un élégant œil-de-boeuf.

XIXe siècle, sans dénaturer l'ordonnance générale.

A signaler la très jolie porte en plein cintre surmontée d'un larmier et d'un œil-de-boeuf agrémenté de volutes. Le mur d'enceinte et la grille datent aussi du XIXe siècle.

L'air de Mélin doit être excellent, car le desservant actuel est le cinquième seulement depuis 1813, ce qui fait, pour chaque curé, une carrière moyenne d'environ trente-cinq ans! Dans les temps les plus reculés et notamment pendant les guerres de religion, la cure de Mélin vécut cependant des heures mouvementées. Comme il advint souvent chez nous, le village fut pris et repris, chaque fois pillé et incendié. Le 11 août 1568, le bien fut mis sous séquestre

Jodoigne: le presbytère de la paroisse Saint-Médard est un imposant édifice construit vers 1738 et agrandi dans la première moitié du XIXe siècle.





Jodoigne: la cure de la paroisse Saint-Lambert, édifée vers 1800, présente une façade bien équilibrée.

par le Duc d'Albe parce que le seigneur du lieu, Thierry Bouton, avait témoigné une certaine sympathie pour la Réforme. Quelques jours plus tard, cependant, les troupes du Prince d'Orange mirent le bourg à sac. On assure que le chapelain n'échappa aux furieux qu'en se cachant dans une cheminée (position inconfortable et peu décorative pour un ministre du Seigneur!). Quant au cu-

ré, comme il avait âprement défendu les images saintes contre les iconoclastes, il n'eut la vie sauve qu'en mettant bonne distance entre lui et les assaillants. De tout ce vacarme, il ne reste plus rien aujourd'hui que le chant de la brise et des oiseaux dans les arbres.

Au passage, signalons qu'il existe sur le territoire de Mélin, une chapelle un peu particulière: Notre-Dame

de la Paix, de la Concorde et du Repos. De la paix et de la concorde parce que les habitants du bourg, qui s'étaient querellés, s'y rendaient ensemble tout en priant et s'y réconciliaient. Les oraisons et la fatigue aidant, ils en oubliaient leurs griefs. Quant au repos, l'origine du vocable est assez amusante: il existait autrefois une procession qui faisait le tour de plusieurs villages environnants; le trajet était long et les participants s'arrêtaient à la chapelle pour se reposer; la procession n'existe plus, mais petit à petit les habitants ont fait "glisser" le sens du mot "repos" et viennent prier la Sainte Vierge pour qu'elle les guérisse de leurs insomnies.

JODOIGNE

Entre l'église, la rue Saint-Médard et la chaussée de Charleroi

Le doyenné a grande allure; érigé vers 1738, il a été agrandi dans la première moitié du XIXe siècle. L'entrée principale est à front de la chaussée; elle est flanquée de deux pilastres; un chemin bordé de conifères conduit à la maison fleurie de clématites. Cette façade, chaulée de blanc, offre un aspect assez rustique, à l'inverse de celle orientée vers l'église qui est plus sévère.

Le jardin est planté de tilleuls et de noyers vénérables.

La paroisse Saint-Médard eut, au XVIIe siècle, un curé dont la mémoire mérite d'être évoquée. Né à Rond-champs, près de Laroche, en 1554 ou 1555, Remacle Mohy, fit des études à l'abbaye de Saint-Hubert, s'efforçant de s'instruire, comme on le faisait à l'époque, dans toutes les disciplines connues. Devenu prêtre, il fut nommé curé à Huccorgne en 1586, où il se voua déjà à l'enseignement. En 1608, il fut nommé maître des écoles à Jodoigne et, en 1611, à la mort du titulaire, il devint curé de la paroisse Saint-Médard.

Remacle Mohy eut, en son temps, une renommée assez importante en publiant certains ouvrages, notamment "Le Cabinet historial" paru à

Liège en 1610, qui constituait une sorte d'encyclopédie. Il fut un des premiers à renoncer au latin pour écrire en français.

Le curé Mohy mourut le 13 juillet 1621.

Ces renseignements intéressants, publiés par R. Hanon de Louvet, m'ont été signalés par l'historien très documenté de Jodoigne, M. Emile Barette.

Place Saint-Lambert, 27

Très belle demeure à double corps précédée d'un perron décoré d'une élégante balustrade en fer forgé. La maison, édifée vers 1800, présente une façade bien équilibrée.

SAINT-JEAN-GEEST

Rue de l'Eglise, 6

Située au fond d'un jardin clôturé, la maison a été édifée en trois étapes entre 1744 et 1922. Elle présente cependant une belle unité. De très beaux arbres d'essences diverses ombragent les jardins.

Depuis 1975, la cure est désaffectée et la demeure est occupée par cinq religieuses qui visitent les malades et catéchisent les enfants. Nous en avons vu deux, petites et trotte-menu, avec dans les yeux la lueur d'une vie pleine et heureuse.

LATHUY

Rue Dessus, 9

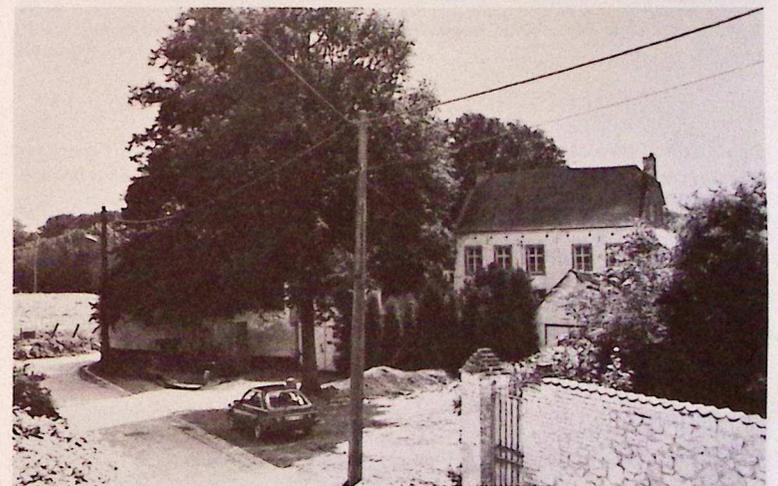
Belle maison simple, construite, semble-t-il, en deux étapes.

Elle a été soigneusement restaurée. Une glycine accrochée à une dépendance épanouit ses derniers thyrses en cette fin d'août. Le jardin qui précède la demeure a malheureusement été remplacé par une cour recouverte de gravier.

JODOIGNE-SOUVERAINE

Rue de l'Eglise, 2

La cure est enclose et le millésime



En haut de la page: le presbytère de Lathuy est une coquette construction qui vient d'être soigneusement restaurée.

Ci-dessus: la cure de Jodoigne-Souveraine est située en contrebas de l'église. Elevée dans la première moitié du XVIIIe siècle, elle comporte deux niveaux et des dépendances en retour.

1733 est inscrit sur la clé du porche. L'habitation comporte deux niveaux et des dépendances en retour, le tout chaulé de blanc.

Le vaste jardin est ombragé de châtaigniers, de marronniers et d'un tilleul centenaire.

Près du porche se dresse un beau chêne solide qui fut planté en 1930 pour commémorer le centenaire de notre indépendance.

PIETREBAIS

Grand-rue, 32

Ici c'est - comme nous l'avons déjà malheureusement constaté en d'autres endroits - un aspect de désolation: même l'église a été démolie et le presbytère vendu à des particuliers qui le laissent à l'abandon. Posée sur un petit tertre, ce fut pour-



Ci-dessus : le presbytère de Thorembais-Saint-Trond est une vaste demeure à deux niveaux qui ne manque pas d'allure.
Ci-dessous : la cure d'Enines, occupée de nos jours par des particuliers, est une charmante maison de campagne que prolonge une vaste grange à colombages.



tant, semble-t-il, une belle demeure classique, surmontée d'une lucarne à fronton décoré de pinacles.

L'appareil est de briques et pierre blanche. N'était de-ci de-là un objet familier laissé au sol, on pourrait croire les lieux complètement désertés. Nous nous sommes permis de pénétrer jusqu'au jardin et, là, le coeur se serre davantage, devant d'anciens parterres à la française, bordés de buis, mais aujourd'hui livrés aux mauvaises herbes. Sur la gauche, une pergola déflourie conduit à une tonnelle qui n'attend plus personne.

Tout cela évoque des jours qui furent meilleurs, des heures chaudes où l'on devisait longuement par les soirs d'été : colloques édifiants et conversations profanes, pieuses méditations ? Actuellement, tout se tait et, dans le jardin solitaire, il ne monte plus que des chants d'oiseaux. Même les cloches de l'église se sont tues pour toujours.

MALEVES-SAINTE-MARIE

Malèves, rue de la Cure, 1

Au chevet de l'église, modeste construction à un niveau, entourée de murs. Elle fut édifée dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Sainte-Marie, rue du Prieuré

La demeure assez imposante, connue sous le nom de "prieuré", est proche de l'église. On y accède par un haut portail. La construction date de la fin du XVIIIe siècle. Elle est désaffectée en tant que cure, mais elle abrite le groupe "Silex" qui accueille des jeunes (étudiants et même handicapés).

THOREMBAIS-SAINTROND

Un peu en arrière de l'église, un large porche donne accès à une vaste demeure double à deux niveaux, sous un toit à pans coupés ; elle est assez délabrée et mériterait une restauration importante. Elle est millésimée (1775 au-dessus de la porte et, au-

dessus du porche, 1779 que précèdent les lettres F.G.D., peut-être les initiales du curé d'autrefois).

L'actuel desservant a bien voulu nous raconter sur la demeure et sur le pays des choses intéressantes. Il paraît que jadis le village et les environs étaient hantés par des sorcières ; la campagne proche possède encore une pierre sur laquelle on aurait, au XVIIe siècle, immolé la dernière sorcière du lieu. Vérité ou légende ? Quoi qu'il en soit, de nombreuses maisons anciennes et, notamment, la cure possèdent des serrures et des poignées de portes fonctionnant à l'envers : sage précaution pour déjouer les sorcières et les empêcher d'entrer pour nuire aux habitants !

THOREMBAIS-LES-BEGUINES

Proche de l'église paroissiale Saint-Martin, la cure fut construite vers la fin du XVIIIe siècle. L'appareil de briques est posé sur un socle de moellons. La propriété est entourée de murs.

JANDRAIN

Rue de la Tannerie, 11

Un porche à plein cintre donne accès au jardin et au corps d'habitation à deux niveaux. Le bâtiment, édifé au XVIIIe siècle, a été partiellement remanié au XIXe.

L'ancienne porte cochère a disparu ; une inscription, faite de têtes de clous, annonçait "P. Robert - 1727".

JANDRENOUILLE

Rue Branchon, 8

Le presbytère précédé d'un porche-colombier, était - nous a-t-on dit - complètement délabré. Il a été acheté par un particulier qui l'a démoli et le fait reconstruire en observant strictement les dispositions anciennes.

On peut donc espérer le voir renaître de ses cendres.



L'ancien presbytère de Molembais-Saint-Pierre (Huppaye), édifé au début du XIXe siècle, a été adroitement restauré il y a quelques années.

JAUCHE

Rue de la Cure, 11

Importante propriété clôturée et fermée vers la rue par un porche-colombier surmonté d'un bulbe. Il donne accès à la cour et au bâtiment principal à un seul niveau.

Le curé de la paroisse habite un autre immeuble, sans intérêt d'ailleurs. L'ancien presbytère a été acheté par des particuliers ; il est en voie de restauration.

ENINES (Jauche)

Rue de l'Eglise, 23

Ancien presbytère occupé aujourd'hui par des laïcs, mais très bien entretenu. Il s'agit d'une très jolie demeure précédée et suivie de jardins, construite à la fin du XVIIIe siècle. La façade est percée de fenêtres droites et d'une porte surmontée d'une gracieuse imposte décorée d'un petit disque solaire d'où s'échappent des rayons en forme d'éventail. On a conservé, dans certaines pièces, des poutres apparen-

tes et des panneaux en chêne sculpté. A signaler dans le corridor un très beau carrelage ancien.

Dans le prolongement de la maison, une vaste grange à colombages confirme le caractère rustique et attachant de la maison.

On regrette un peu qu'une serre à raisins, construite en hors-d'oeuvre sur la façade avant, en gâche un peu l'harmonie.

MOLEMBAIS (Huppaye)

Rue de la Chapelle, 14

Vaste demeure blanche qui émerge de son mur d'enceinte.

C'est le type même de la grande maison de campagne, telle qu'on les édifiait au début du XIXe siècle. Le toit en bâtière est surmonté d'un clocheton.

Depuis cinq ans, la maison appartient à des particuliers qui l'ont restaurée.

à suivre

Voir également «Brabant» n°s 2 et 4/1978, n°s 1, 2, 4 et 6/1979, n°s, 1, 5 et 6/1980, n°s 1, 3, 5 et 6/1981, ainsi que le n° 2/1982.

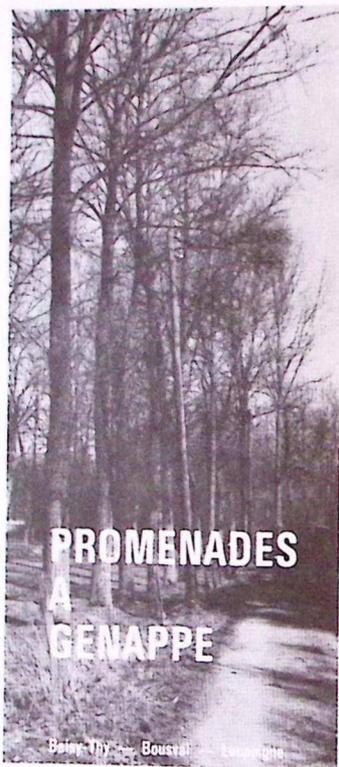
La vie de nos syndicats

Syndicat d'Initiative de Genappe

Nous avons le grand plaisir d'annoncer à nos lecteurs la naissance d'un syndicat d'initiative à Genappe.

En gestation depuis plus d'un an, le S.I. a vu le jour officiellement le 3 février 1982, tenu sur les fonts baptismaux par l'échevinat du tourisme de la commune. Cette naissance comble une lacune importante dans le Roman Pays de Brabant, si l'on songe aux atouts touristiques dont dispose la nouvelle entité communale. D'emblée, le S.I. décida, en collaboration avec notre Fédération, de faire connaître le grand Genappe en créant des promenades pédestres. En un temps record, la dynamique équipe du S.I. mit au point trois circuits. La **promenade de la Baillerie** se déroule sur Bousval et Thy, dans la verdoyante vallée de la Dyle. La **promenade Godefroid de Bouillon** nous rappelle que l'illustre croisé naquit à Baisy; elle parcourt principalement ce village. La **promenade Charles de Loupoigne** évoque le célèbre héros populaire et brigand qui dirigea une bande de partisans dans la région lors de la guerre des paysans, sous l'occupation française.

C'est dans son tout nouveau **bureau d'information**, mis à sa disposition par l'administration communale de Genappe, que le S.I. eut la joie de présenter le 30 juin dernier ses circuits, en présence des autorités provinciales et communales. Dans son allocution, notre Président, Monsieur E.-G. Courtoy, député permanent, mit l'accent sur la grande utilité de ce type de réalisation qui permet à l'homme de se replonger dans la nature. Il remit ensuite officiellement au président du S.I. Monsieur Franz Flament, la plaque "i" du Commissariat au Tourisme destinée à être fixée au fronton du bureau tandis que Monsieur R. Pillou, bourgmestre de Genappe, lui remettait également à titre



symbolique un panneau de promenade.

Mais le syndicat ne compte pas s'en tenir là.

Un concours de photographies ayant pour thème "Visages et beautés du grand Genappe" vient de se clôturer avec grand succès. Il aura permis de constituer une précieuse réserve de documents et d'amener les habitants du Roman Pays à découvrir cette belle commune.

Parmi de nombreux projets, retenons la création d'autres promenades, la tentative d'introduction de logements à la ferme, la restauration de la "Tarte du Lothier", à base de semoule de riz et de corin d'abricot,

spécialité gastronomique locale, la fabrication d'une bière artisanale et la mise au point de jeux scéniques historiques.

Le bureau d'information de Genappe est situé au 99 Chaussée de Nivelles à 1472 Vieux-Genappe - tél. 067/77.23.43.

Le dépliant explicatif des promenades comportant cartes et photos est en vente au prix de 20 F au siège de notre Fédération et au bureau du Syndicat d'Initiative.

Syndicat d'Initiative d'Ottignies - Louvain-la-Neuve

Ouverture du bureau d'information et présentation d'une nouvelle brochure

Les Fêtes de Wallonie 1982 sont à marquer d'une pierre blanche pour nos amis du S.I. d'Ottignies - Louvain-la-Neuve.

C'est en effet le 25 septembre que la Présidente Simone Boudringhien, le Secrétaire Joseph Desmet et leur équipe ont pris enfin possession du bureau d'information qu'ils attendaient depuis des années.

Situé au n° 32 de l'avenue des Combattants, juste en face de l'Hôtel de Ville et du Centre Culturel, ce local vient à son heure pour célébrer dignement le nouveau statut de ville attribué récemment à la cité.

Devant une assistance très nombreuse, les autorités provinciales et communales dévoilèrent la plaque "i" et visitèrent le local.

Le S.I. présenta alors la nouvelle brochure générale d'information comprenant une foule de renseignements pratiques sur la ville.

Ce document est disponible gracieusement auprès de l'Administration communale et du S.I. d'Ottignies - Louvain-la-Neuve.

Gilbert MENNE

avis - échos - avis - échos

Une exposition pas comme les autres au Passage 44 à Bruxelles

"Du Coq à l'Ane"

C'est une exposition en tous points originale qui se tient présentement au Studio du Passage 44, boulevard du Jardin Botanique à Bruxelles.

Organisée par le Crédit Communal de Belgique, elle présente, à l'aide d'une centaine de tableaux d'une quarantaine d'artistes belges, une rétrospective d'un genre qui conquiert, au XIXe siècle, ses plus belles lettres de noblesse, à savoir la peinture animalière, dont l'un des chefs de file fut, sans conteste, Eugène Verboeckhoven, qui fut la véritable figure-pivot de l'école animalière belge. Les oeuvres si caractéristiques de Verboeckhoven voisinent avec celles d'artistes réputés, tels Charles Verlat, Joseph Stevens, Alfred Verwée, Jan Stobbaerts, François Van Severdonck ou encore Franz Courtens formant une ample fresque retraçant l'évolution de la peinture animalière depuis les néo-classiques jusqu'aux réalistes en passant par les romantiques.

Un excellent film, en couleurs, d'une durée de 28 minutes, illustre «le thème de cette exposition en le replaçant très judicieusement dans son contexte historico-social. Le film est projeté toutes les heures à partir de 12 heures jusqu'à 17 heures.

Un catalogue a été édité pour la circonstance. Il constitue un précieux livre de référence de 176 pages, abondamment illustré, et contient un texte de réflexion historique sur



Eugène Verboeckhoven: «Le Tigre», huile sur bois (Knokke, Galerie Berko).

l'évolution de la peinture animalière en Belgique au XIXe siècle, les biographies des artistes présentés à l'exposition et les reproductions des oeuvres exposées aux cimaises du studio.

Ce catalogue est vendu 400 F au Crédit Communal de Belgique, Service Culturel, 44 Boulevard Pachéco à 1000 Bruxelles (tél.: 02/219.30.70 - extension 2505) ou par versement au

057-6370330-16 du Crédit Communal de Belgique, avec la mention "Du Coq à l'Ane". Le catalogue est aussi vendu à l'entrée de l'exposition au prix de 350 F.

Des visites guidées sont organisées sur demande. L'entrée est libre. **L'exposition est ouverte tous les jours de 11 h 30 à 18 h 30, jusqu'au 14 novembre 1982.**

Aux Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique René Magritte et le surréalisme en Belgique

Les Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique à Bruxelles organisent, en collaboration avec le Ministère de la Communauté Française, une importante exposition consacrée à l'activité du mouvement surréaliste en Belgique.

Cette manifestation est la première à regrouper les artistes ayant contribué au renom de ce mouvement d'avant-garde sur la scène internationale et parmi lesquels figurent René MAGRITTE, Paul DELVAUX, E.T.L. MESENS, Paul NOUGE, Louis SCUTENAIRE, Marcel MARIEN, Paul COLINET et bien d'autres encore.

L'objectif poursuivi est de donner à voir un ensemble significatif et prestigieux de peintures, objets, collages, dessins, photos et documents variés: tracts, revues, catalogues, périodiques...

L'exposition **RENÉ MAGRITTE ET LE SURREALISME EN BELGIQUE** a été présentée à Hambourg et à Rome (de mars à juillet 1982); elle y a connu un important succès puisque 80.000 visiteurs ont défilé à Hambourg et presque 100.000 à Rome.

L'ensemble qui est montré à Bruxelles est plus riche encore. Quelque 50 œuvres appartenant aux collections des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique et près de 30 nouveaux Magritte sont venus s'ajouter aux œuvres exposées en Allemagne et en Italie.

Toutes ces pièces (plus de 400) proviennent de collections officielles et privées belges et étrangères et notamment de Suisse, d'Allemagne et des Etats-Unis.

Des visites guidées, des conférences et différentes animations (concerts, films, débats...) sont prévues dans le cadre de cette prestigieuse exposition.

Entrée: rue de la Régence 3, 1000 Bruxelles.



René Magritte: «Le Cicérone», huile sur toile, 1947 (Collection privée, New York).

Ouverture: Tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 h. et de 13 à 17 h jusqu'au 5 décembre 1982.

Prix d'entrée: 50,-frs. (réduction: 40,-frs., amis, étudiants et groupes). Groupes scolaires: 10,-frs. par élève. **Catalogue:** plus de 300 pp. Toutes les œuvres sont reproduites, soit en noir et blanc, soit en couleurs. Textes de Philippe ROBERTS-JONES, Marc DACHY, Irène HAMOIR, Louis SCUTENAIRE et Marcel MARIEN.

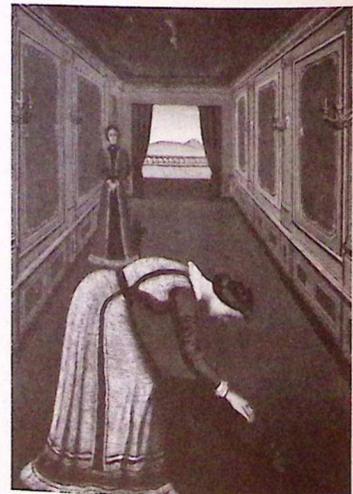
Affiche, posters, cartes postales, diapos et livres sur le Surréalisme seront en vente aux différents comptoirs du Musée.

Pour tous renseignements complémentaires:

Service Educatif: Mmes MARLIER, FACHE, GRENEZ. Tél. 513.96.30, ext. 231 et 328.

ou: Mme OLLINGER-ZINQUE, assistant (extension 247).

Paul Delvaux: «La Rose», huile sur toile, 1946 (Galerie Isy Brachot, Bruxelles-Paris).



Visites guidées de l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage, à Bruxelles

A l'heure où la saison touristique bat encore son plein à Bruxelles, de nombreuses visites guidées s'organisent et se déroulent autour de nous. Traditionnellement axées sur les monuments historiques de la capitale, sur ses expositions ou ses musées, très peu s'intéressent de près aux églises. Ces lieux, en effet, quelque peu délaissés aujourd'hui par la population, mais qui suscitèrent autrefois la création de chefs-d'œuvre artistiques, se voient bien souvent négligés par les chercheurs et relégués au second plan des visites. Bien sûr, l'art religieux fait l'objet d'inventaires photographiques systématiques (à l'Institut royal du Patrimoine artistique), d'expositions ("Trésors d'Art des églises de Bruxelles", organisée en 1979 à l'église Notre-Dame de la Chapelle par la Société royale d'Archéologie de Bruxelles) et de monographies ("L'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage à Bruxelles et son mobilier", 1981) mais il ne recueille toutefois pas encore toute l'attention qu'il mérite.

C'est pourquoi, l'Association du Patrimoine artistique" (a.s.b.l.) (avenue Ch. Michiels, 178, 1170-Bruxelles), présidée par Mr Paul Philippot, professeur à l'ULB, et dont les principaux objectifs sont la protection, la conservation et la restauration du patrimoine artistique, a décidé d'organiser des visites guidées d'églises de la capitale. Un premier monument a été choisi: **l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage**, remarquable par son architecture, son mobilier et son décor et qui bénéficie d'un programme de remise en valeur. En effet, sept tableaux, peints au XVIIème siècle par les artistes Th. Van Loon et A. Sallaert, viennent de retrouver la richesse de leurs coloris et la précision de leurs lignes. Les visiteurs pourront, à l'occasion de la remise en place dans le sanctuaire de ce très bel ensemble pictural, admirer l'un des joyaux de l'architecture baroque de nos régions et découvrir les



Bruxelles: l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage (1657-1676) telle qu'elle apparaissait aux yeux des passants voici quelques décennies déjà. Objet récemment d'une adroite restauration, elle mérite plus que jamais le titre de plus belle église baroque de la capitale.

multiples autres créations artistiques qui décorent le monument. Commentées par des historiens de l'art, ces visites s'étendront de plus à l'ensemble du quartier avoisinant, celui de l'Hospice Pachéco, construit au début du XIXème siècle et aujourd'hui en voie de rénovation. L'Association espère ainsi, par ces visites, sensibiliser le public à la protection du patrimoine des églises et le faire participer de manière active et quotidienne à sa préservation. L'argent récolté au cours des visites aidera l'Association à poursuivre et à étendre son action à d'autres églises, à l'image de ce qu'elle réalise au Béguinage. Les dons peuvent être

versés au compte n° 068-0808230-53.

Renseignements pratiques

Les visites de l'église ont débuté le 1er août 1982 et se poursuivront jusqu'au 15 décembre 82. Chaque lundi, mercredi et vendredi à 14h ou sur rendez-vous. Egalement le samedi à 10 h 30.

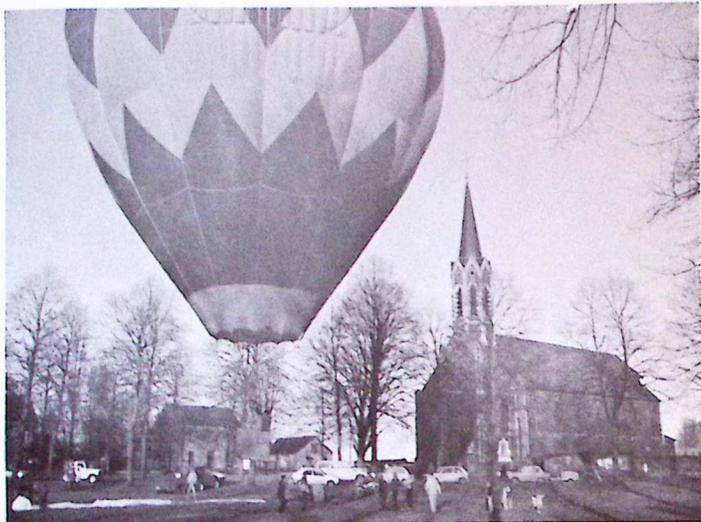
Pas d'inscription au préalable, sauf pour les groupes (15 pers.).

Prix: 50 F par pers.; gratuit pour les habitants du quartier du Béguinage. Départ: Parvis de l'église Saint-Jean-Baptiste (place du Béguinage, 1000-BXL)

Renseignements: "ACCUEIL" à l'église. Tél. (02)219 50 33.

vient de paraître

Un superbe livre-album : "Brabant"



La place communale de Céroux, l'une des plus vastes du Brabant wallon, où se déroule, chaque année, le jour de l'Ascension, la grande fête des aérostats (photo extraite du merveilleux livre-album "Brabant").

smap SOCIÉTÉ MUTUELLE
DES ADMINISTRATIONS
PUBLIQUES
CAISSES INTERCOMMUNALES D'ASSURANCES

L'assureur des administrations,
des institutions
et des entreprises publiques
ainsi que de leurs agents.

SIÈGE NATIONAL : LIEGE, rue des Croisiers, 24 ☎ 041 - 23 18 80

BRUXELLES Tel (02) 5139195
CHARLEROI Tel (071) 316124
MONS Tel (065) 34 6477
NAMUR Tel (081) 30 49 17

COMMENT TOUT SAVOIR ET TRÈS VITE en matière sociale, fiscale, etc.?

En recevant les CIRCULAIRES—EX-PRES bi-mensuelles qu'envoie dorénavant le BULLETIN SOCIAL.

Un nouvel et précieux outil de travail pour vous : tableau complet des in-

dexations (au début du mois), toutes dernières informations législatives ou autres, avec les nouveaux taux, montants, plafonds, etc. qui s'y rapportent.

Demandez spécimen gratuit au BULLETIN SOCIAL, rue du Palais, 138, 4800 VERVIERS. Tél. 087/22.21.19.

Un livre-album de toute beauté vient de sortir des presses des Editions Lannoo à Tiel et Bussum. D'un format très agréable (24,5 x 27,5 cm) et d'une teneur de 312 pages, agrémentées de 204 illustrations en couleurs — dues aux talents conjugués de Léopold Havenith et Ghislain David de Lossy — complétées par plusieurs cartes en couleurs également, ce magnifique ouvrage, qui mérite, tant par sa présentation soignée que par son graphisme sans bavure, de figurer à une place d'honneur dans toutes les bibliothèques tant publiques que privées, cerne les mille et un visages de la province-capitale du pays : le Brabant. C'est ainsi que dans cette ample fresque haute en couleur (au propre comme au figuré) défilent tour à tour monuments prestigieux, sites urbains, champêtres, sylvestres ou industriels, œuvres d'art marquantes, folklore vivant et nous en passons.

Cet album quadrilingue (français, néerlandais, anglais et allemand) avec avant-propos d'Ivan Roggen, gouverneur de la province de Brabant, et pour la version française, préface originale de notre excellent, distingué et érudit collaborateur, Georges Renoy, est accompagné de commentaires très circonstanciés qui replacent chaque document iconographique dans son cadre soit historique soit naturel, soit touristique.

Ces légendes ont été très judicieusement placées en fin d'ouvrage, les photos plus admirables les unes que les autres gardant de la sorte toute leur puissance incantatoire. Bénéficiant d'une solide reliure pleine toile et présenté sous une élégante jaquette en couleurs, ce livre tout à fait exceptionnel est vendu, à notre siège social, 61, rue du Marché-aux-Herbes (2^e étage) à 1000 Bruxelles au prix très étudié de 2.000 francs.

Nonobstant ce prix « écrasé », compte tenu de la valeur intrinsèque de cet ouvrage, une ristourne est prévue pour nos affiliés sur présentation de leur carte de membre 1982.

avis - échos - avis - échos

**Avis à nos membres :
La cotisation 1983
est portée à 400 F**

La nouvelle hausse des matières premières et des tarifs postaux, enregistrée au cours de ces derniers mois, rend l'édition de notre revue de plus en plus onéreuse. Ce concours regrettable de circonstances, absolument indépendant de notre volonté, nous oblige à majorer le prix de l'abonnement à notre revue (6 numéros), **prix qui sera porté pour l'année 1983 à 400 F (T.V.A. comprise).**

Comme nos affiliés pourront le constater, la majoration du prix de l'abonnement que nous sommes contraints d'appliquer est somme toute relativement légère, compte tenu du fait que nos frais ont pratiquement doublé depuis quatre ans. En revanche, grâce à ce petit supplément de cotisation, nous serons en mesure de garder à notre périodique — sans pour autant obérer le budget de nos membres — ce haut standing qui est le sien et que notre Fédération entend maintenir contre vents et marées. Nous prions, dès lors, nos membres de verser, **dans toute la mesure du possible avant le 15 décembre 1982**, la somme de 400 F, à titre de cotisation pour 1983 au C.C.P. 000-0385776-07 de la Fédération Touristique du Brabant à 1000 Bruxelles. Ils éviteront de la sorte le désagrément d'une interruption ou d'un retard dans la livraison de notre périodique.

Par la même occasion, nous rappelons à nos lecteurs qu'il leur est toujours loisible de souscrire un abonnement combiné, formule leur assurant à des conditions très avantageuses le service simultané des éditions française et néerlandaise de notre revue. A cet effet, ils sont invités à verser la somme de 700 F (T.V.A. comprise) à notre C.C.P. mentionné plus haut.

A titre indicatif, signalons que pour les non affiliés à notre Fédération, la revue "Brabant" est vendue au prix de 80 F, par numéro.

Quelques exemplaires de notre numéro spécial "Brabant 1982" sont encore disponibles

Nos fidèles lecteurs auront certainement apprécié, à sa juste valeur, le numéro spécial 3-4/1982 que nous avons édité à l'occasion de l'exposition organisée, en juillet et en août derniers, par l'Administration provinciale du Brabant, au studio du Passage 44 à Bruxelles et qui connut un franc succès (plus de 10.000 visiteurs) en dépit du fait qu'elle se soit déroulée pendant la période des vacances.

Hommes de lettres, écrivains du tourisme, journalistes chevronnés et fonctionnaires provinciaux hautement qualifiés ont largement contribué à la réussite de ce numéro exceptionnel. Si l'accent fut mis, en ordre principal, sur les réalisations à verser au crédit de l'Administration provinciale, d'autres thèmes d'un indéniable intérêt tant sur le plan historique que dans les domaines cultu-

rels et touristiques furent traités par des spécialistes et nous songeons notamment à l'article très fouillé d'Yves Magerat sur les risques d'effondrement de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles, auquel la presse tant belge qu'étrangère consacra un large écho. Nous songeons encore à cette passionnante esquisse historique des transports publics dans la province de Brabant, traitée avec érudition par Joseph Delmelle. Nous songeons enfin et surtout à cet hommage que vient de rendre Georges Renoy à l'un de nos plus talentueux imagiers du début de ce siècle, Amédée Lynen, ce dernier article étant de surcroît illustré de vingt-deux magnifiques reproductions en couleurs de cartes postales extraites d'un album de 200 images, aujourd'hui introuvable, que l'artiste consacra aux coins pittoresques de Bruxelles et du Brabant. **Ce numéro spécial de "Brabant", d'une teneur de 120 pages, est toujours en vente à notre siège social, rue du Marché-aux-Herbes, 61, 2^e étage à Bruxelles, au prix sacrifié de 150 francs.** Dites-le à vos amis et connaissances ou mieux offrez-leur ce numéro vraiment pas comme les autres.

Pour vos cadeaux, pensez à la

MANUFACTURE
BELGE
DE
DENTELLES
S.A.
Galerie de la Reine 6-8
Galeries Royales St. Hubert
B-1000 Bruxelles - Belgique
Tél. (02) 511 44 77
Maison fondée en 1810
TELEX 64118 MBD b



C'était hier en Brabant

C'est au cours de notre assemblée générale statutaire qui s'est tenue à l'hôtel de Lauzelle-ETAP d'Ottignies-Louvain-la-Neuve que trois membres éminents des syndicats d'initiative du Brabant wallon, MM. Marcel Brabant, Président du Syndicat d'Initiative de Nivelles, Albert Lacroix, Président du Syndicat d'Initiative de Braine-le-Château et André Leclercq, Président du Syndicat d'Initiative de Villers-la-Ville, ont été mis à l'honneur en recevant des mains du représentant de Monsieur Philippe Moureaux, Ministre-Président de la Communauté française, la Médaille d'Argent du Mérite Touristique.

Le 14 juin dernier a eu lieu aux Arcades du Cinquantenaire la Journée "Bruxelles-Congrès".

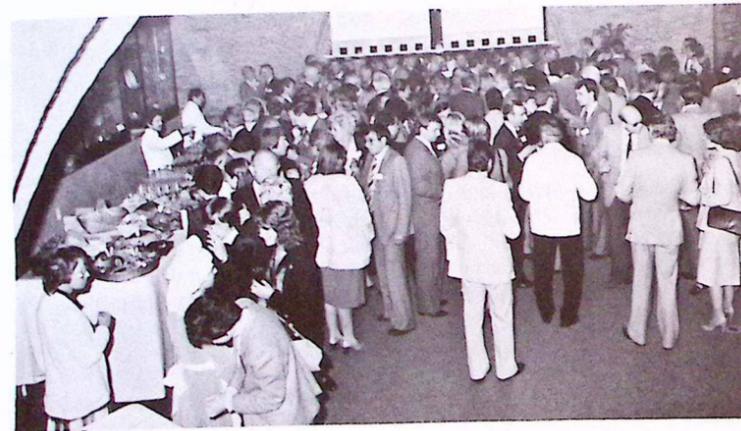
Nous avons noté la présence de M.P. HARMEL, Ministre d'Etat, M.A. DEMUYTER, Ministre de la Région bruxelloise et des Classes moyennes, M.P. VAN HALTEREN ainsi que de nombreuses autres personnalités de la vie politique et économique bruxelloise. Les membres de "Bruxelles-Congrès" ont été heureux d'accueillir les organisateurs de réunions nationales, internationales, grandes ou petites, nombreuses ou occasionnelles et de les entretenir de ce qu'ils peuvent fournir comme services lors de ces manifestations.

Un autre but recherché par "Bruxelles-Congrès" était la présentation de la salle des Arcades du Cinquantenaire appelée "Dunhill".

Ce local a été réaménagé par les bons soins de "International Sales Import Corporation S.A." et renferme actuellement la précieuse collection Tyteca.

Cet endroit est mis à la disposition de toute personne voulant organiser cocktail, conférence de presse, réception,...

Conditions et renseignements à demander à: "Bruxelles-Congrès, Office du Tourisme de Bruxelles (TIB) Rue du Marché-aux-Herbes 61 - 1000 BRUXELLES Tél.: (02) 513 89 40



Le Tour Sainte Gertrude, la plus importante et la plus imposante des manifestations religieuses qui ont pour cadre la ville de Nivelles, s'est déroulé le dimanche 3 octobre dernier. Bénéficiant cette année d'un temps relativement clément, ce cortège, qui effectue un vaste périple de 14 km à travers champs et labours, fut suivi par plus de 10.000 pèlerins, dont plusieurs centaines venus spécialement de l'étranger. Rappelons que le char de Sainte Gertrude, tiré par 6 robustes chevaux brabançons, et transportant les reliques de la sainte patronne de Nivelles, participe traditionnellement à cette procession. Pour la première fois, cette année, les reliques furent déposées dans la nouvelle châsse métallique remplaçant celle détruite lors des bombardements de mai 1940.

Les manifestations culturelles et populaires

NOVEMBRE 1982

AUDERGHEM: Au Centre d'Art de Rouge - Cloître: Exposition Hugo Van der Goes à l'occasion du 500e anniversaire de la mort du peintre (jusqu'au 14 novembre).

BRUXELLES: Au Studio du Passage 44: Exposition «Du coq à l'âne», la peinture animalière en Belgique au XIXe siècle (jusqu'au 14 novembre) - Au Musée du Costume et de la Dentelle, rue de la Violette, 6: «Exposition à la gloire de la dentelle de Bruxelles». Ouvert du lundi au vendredi de 10 à 12 et de 13 à 16 h; le samedi et le dimanche, de 10 à 12 h, jusqu'au 15 novembre - Au Théâtre National (Centre Rogier): «Les Troyennes» d'Euripide dans une adaptation de Jean-Paul Sartre (jusqu'au 28 novembre) - Au Théâtre National (Petite Salle): «Les merveilleux voyages» de Michael Frayn (jusqu'au 28 novembre) - Aux Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence: Exposition «René Magritte et le Surréalisme en Belgique», oeuvres de Magritte, Delvaux, E.L.T. Mesens, P. Joostens, A. Simon, P. Nougé, M. Lecomte, L. Scutenaire, A. Chavée et des documents illustrant les divers aspects de l'activité surréaliste en Belgique. Ouvert tous les jours, sauf le lundi, de 10 à 12 et de 13 à 17 h., jusqu'au 5 décembre. Aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire: «Splendeur de Byzance» et «Le Mont Athos» (jusqu'au 2 décembre).

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée de Louvain-la-Neuve: Exposition «Jean-Baptiste Vifquain, ingénieur, architecte, urbaniste et le canal Bruxelles-Charleroi (1832)». Ouvert en semaine de 12 à 18 h; le dimanche de 14 à 18 h; fermé le samedi (jusqu'au 14 novembre).

1. DIEST: Pèlerinage à la Chapelle de tous les Saints. Offrande folklorique de nombreux ex-voto en cire (dans la matinée).

4. BRUXELLES: Dans la Salle d'Exposition des «3B», 61, rue du Marché-aux-Herbes: Exposition «Prestige de la table belge» (jusqu'au 19 novembre).

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar: «Danse» avec Martha Clarke, Félix Blaska et Robert Barnett (jusqu'au 20 novembre).

6. BRUXELLES: Au Centre International Rogier: Salon International de la Caravane (jusqu'au 14 novembre).

8. SCHERPENHEUVEL (MONTAIGU): Traditionnelle Procession aux chandelles avec la participation de milliers de pèlerins portant, chacun, un cierge à la main. Début de la cérémonie à 14 h.

11. BRUXELLES: Salon International et Professionnel de Meubles, Sièges, Matelas, Ameublement et Accessoires (jusqu'au 15 novembre).

17. UCCLE: A l'Auditorium Hamoir, 12, avenue Hamoir: les «Salzburger Solisten» avec, au piano, Jörg Demus, dans des oeuvres de Beethoven, Brahms et Schubert (à 20h15).

19. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: «Véronique» d'André Messager avec Philippe du Posty, Nicole Bruneau, Marie Laurence, Luc David, etc... (à 20 h).

TOURINNES-LA-GROSSE: dans l'église Saint-Martin, à 20 h 30: «François d'Assise», spectacle collectif (200 participants).

Egalement les 20, 26 et 27 novembre à 20 h 30, ainsi que les 21 et 28 novembre à 17 h. Réservation: 010/86.66.73.

25. BRUXELLES: Dans la Salle d'Exposition des «3B»: Yves Marien (céramiques) expose jusqu'au 10 décembre.

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Théâtre Jean Vilar: «L'Oiseau Vert» de Carlo Gossi dans une mise en scène de Benne Besson (jusqu'au 11 décembre).

26. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: «L'Homme de Nazareth» par Henri Guillemin, historien (à 20 h 30).

OTTIGNIES-LOUVAIN-LA-NEUVE: Au Musée de Louvain-la-Neuve: Exposition «Bronzes du Louristan» en provenance d'une collection privée (jusqu'au 24 décembre).

27. BRUXELLES: Au Centre International Rogier: EUREKA, Salon International des Inventeurs (jusqu'au 5 décembre) - Salon HOBBY 82 (jusqu'au 5 décembre).

28. BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): HORESCA, Salon International du Matériel pour Hôtels, Restaurants, Cafés et Collectivités (jusqu'au 2 décembre) - HORECOM, Salon Professionnel Européen de la Cuisine Professionnelle (jusqu'au 2 décembre également).

MEISE: Fête de la Saint-Eloi (à 10 h 30).

29. BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Salon des Nouvelles Technologies (jusqu'au 3 décembre).

DECEMBRE 1982

1. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: Arrivée de Saint Nicolas à 14 h 15, suivie de variétés.

BRUXELLES: Au Théâtre National (Centre Rogier): «Dom Juan» de Molière (jusqu'au 31 décembre).

3. BRUXELLES: Dans les Palais du Centenaire (Heyssel): Jumping International de Bruxelles (jusqu'au 7 décembre).

7. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: «Le Barbier de Séville» par le Nouveau Gymnase de Liège (à 20 h 30).

9. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: «A l'aventure sur le haut-Nil» par Patrick Bernard et Pierre Batigne (à 20 h 30).

BRUXELLES: Au Centre International Rogier: RACING SHOW (jusqu'au 19 décembre).

11. BRUXELLES: Au Centre International Rogier: «BELGICA 82», Exposition Internationale de Philatélie (jusqu'au 19 décembre).

14. BRUXELLES: Au Théâtre National (Centre Rogier): «A l'Ecole, Rita» de Willy Russel (jusqu'au 31 décembre).

16. BRUXELLES: Dans la Salle d'Exposition des «3B»: Métiers d'Art de la Province de Luxembourg (jusqu'au 7 janvier).

17. AUDERGHEM: Au Centre Culturel: «Les Saltimbanques» de L. Ganne, avec Jacqueline Gravez, Dolorès Crivellari, Philippe du Posty, Roland Steinhoff, Marie-Jeanne Nyl, Georges Kerloff, Luc David, Robert Lamander, etc... (à 20 h).

18. HELECINE: Au Centre Provincial de la Jeunesse et de la Culture (ancienne Abbaye d'Heylissem): Concert de Noël par l'Orchestre du Brabant sous la direction de Nick Van Zeebroeck (à 20 h). Entrée gratuite.